

J'ai vu...



LES TROIS GRANDS OUVRIERS DU MONDE NOUVEAU

LLOYD GEORGE = CLEMENCEAU = WILSON

Fop 47

Les livres qu'il faut lire :

"PETIT LOUIS", BOXEUR, par CHARLES-HENRY HIRSCH. — (Un volume in-16. — Ernest Flammarion, éditeur.)

M. Charles-Henry Hirsch est, depuis longtemps, un des fervents de la boxe. Il serait d'ailleurs curieux, en étudiant l'ensemble de son œuvre déjà considérable, de noter de quelles diverses manières le culte de la force l'a séduit, de rappeler aussi combien il se plaît à examiner ces âmes que Jean Lorrain appela naguère les « âmes simples ». Suffira-t-il de citer *le Tigre, Potru, Petit Louis* ?

On sent qu'à l'égard de ce dernier, M. Charles-Henry Hirsch nourrit une tendresse toute particulière. M. Hirsch a voulu, non seulement peindre un milieu avec le soin qu'il apporte toujours à ses enquêtes, il a souhaité encore — et peut-être le vœu de l'amateur fut-il plus puissant que le souci de l'écrivain — fournir un exemple à tous les apprentis du « noble art ».

Défendre tous les élèves de bonne classe contre les séductions de Paris, telle semble être la principale fin de ce roman, œuvre très vivante, qui ajoute aux raisons solidement établies d'estimer l'auteur divers, sincère, consciencieux, dont maint et maint succès n'ont pas découragé la probité.

L'HOMME QUI VENDIT SON ÂME AU DIABLE, par PIERRE VEBER. — (Un volume in-18. — Calmann-Lévy, éditeurs.)

Goethe et Chamisso ont laissé plus d'admiration qu'ils n'ont entraîné d'imitateurs. Faust cédant son âme pour la jeunesse, Peter trafiquant de son ombre, n'ont eu que d'obscurs héritiers. Martial Bienvenu, suscité par le démon de M. Pierre Veber, connaîtra-t-il la popularité ? Il la mérite.

Car l'histoire de ce pauvre diable qui laisse le Malin tirer une traite sur sa part d'au-delà afin de trouver chaque matin un million dans sa poche, est exquise. Elle rappelle moins les romans dialogués — et presque exclusivement parisiens — de M. Pierre Veber que ce livre audacieux, d'une si profonde et amère vérité, sous sa désinvolture : *Amour, amour...* dont la première partie n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. *L'Homme qui vendit son âme au diable* a le même ton preste, la même acuité. Tous les personnages y concilient avec la fantaisie une réalité saisissante, qu'il s'agisse du héros, de son amie M^{lle} Thyss, cantatrice, de M. des Thambures, cicerone élégant à l'usage des parvenus, de l'honnête caissier Tambouille, de Surot la fripouille, qui devient scrupuleux dès que l'on compte sur sa malhonnêteté. J'imagine que M. Pierre Veber s'est infiniment diverti à esquisser, puis à écrire ce conte qui est de sa meilleure veine et de l'excellente tradition voltairienne.

LES TRANCHÉES DE PÉLISSANNE, par PAUL SOUCHON. — (Un volume in-18. — La Renaissance du Livre, éditeur.)

Un joli roman de guerre, étude narquoise d'une compagnie de territoriaux oubliée dans un village provençal. L'influence, sur les soldats, du cantonnement placé si loin des obus — et, réciproquement, celle de la troupe sur la bourgade — mêlent de savoureux effets.

M. Paul Souchon a décrit, avec beaucoup de soin, les petites ambitions martiales des « pépères », leurs grands regrets civils. C'est sur les territoriaux que l'esprit militaire fut le plus lent à agir. C'est en eux qu'il importait d'en noter la pénible évolution. L'auteur l'a compris et son document ne demeurera pas l'un des moins intéressants pour ceux qui nous suivront et voudront coordonner les éléments psychologiques de la grande époque.

L'ÉCLAIRCIE, par HENRI BACHELIN. — (Un volume in-18. — La Renaissance du Livre, éditeur.)

M. Henri Bachelin est un peintre minutieux des âmes et des paysages provinciaux. Il excelle à composer en quelques tableaux l'atmosphère d'une petite ville somnolente, à noter des aspects invisibles pour l'observateur nonchalant, à nous intéresser à de médiocres existences. Cette tâche, qui semblerait ingrate à plus d'un écrivain habitué aux ressources du merveilleux et de la fantaisie, Henri Bachelin l'accomplit avec tant de bonheur qu'elle apparaît aisée. Un roman comme *Juliette la Jolie* ne porte aucune trace de labeur, et l'on ne peut qu'apprécier la belle venue de *L'Éclaircie*, roman d'une domesticité d'auberge campagnarde, où un talent s'est fortifié et mûri.

leur nonchalant, à nous intéresser à de médiocres existences. Cette tâche, qui semblerait ingrate à plus d'un écrivain habitué aux ressources du merveilleux et de la fantaisie, Henri Bachelin l'accomplit avec tant de bonheur qu'elle apparaît aisée. Un roman comme *Juliette la Jolie* ne porte aucune trace de labeur, et l'on ne peut qu'apprécier la belle venue de *L'Éclaircie*, roman d'une domesticité d'auberge campagnarde, où un talent s'est fortifié et mûri.

L'AMANT QUI S'IGNORE, par JEANNE LANDRE. — (Un volume in-12. — L'Édition, éditeur.)

La mère de l'inoubliable *Echalote*, truculente montmartroise, sort de sa manière habituelle pour entrer sans hésitation dans l'un des plus complexes problèmes que la guerre ait pu poser, ce problème sentimental dont un grand nombre d'enquêtes cherchent aujourd'hui la solution, avec la certitude de ne la point trouver.

M^{me} Jeanne Landre ne paraît souhaiter ni définition ni morale pour l'attrayant essai qu'elle nous donne. Elle conte simplement une histoire, celle du lieutenant Robert Bernay et de la comédienne-infirmière Simone Gilbert. Comment la passion de ces deux êtres naît à l'hôpital, s'exaspère par l'absence et l'échange de lettres, s'exalte au retour de l'officier, comment elle se corrompt, voilà le thème de cet écrit bien mené où l'homme et la femme évoquent si souvent les « ennemis rompus », du fameux sonnet de Becque, et le vers mélancolique d'Alfred de Vigny, « les deux sexes mourront chacun de leur côté ». Que tous ceux qui se préoccupent de l'influence de la guerre sur l'amour versent aux débats *l'École des Mairaines* et le dernier livre de M^{me} Jeanne Landre. Ils apportent des témoignages de grand intérêt.

L'EUROPE DÉVASTÉE, par le D^r MUEHLON. — (Un vol. in-16. — Payot et C^{ie}, éditeurs.)

M. Muehlon, ancien directeur des usines Krupp, s'est, en 1914, au début des hostilités, séparé, cordialement et commercialement, de la grande maison où s'élaboraient les canons et le pangermanisme. Mais aucun des blâmes retentissants qu'il adressa, jusqu'à aujourd'hui, à la caste belliqueuse de son pays n'eut la moindre influence sur la frénésie allemande à se précipiter au désastre.

On comprend que M. Muehlon veuille maintenant rappeler ses prophéties, publier le journal qu'il a tenu pendant les premiers mois de la guerre. Notes qui mettent en valeur de nombreux détails importants, donnent les clefs de quelques énigmes, et que l'on peut suivre avec d'autant moins de défiance qu'elles ne sont pas le fruit d'un repentir tardif, mais l'expression d'un état d'esprit que les victoires à la Pyrrhus du « Kriegsherr » n'ont pas abusé. Ainsi, M. Muehlon n'aura pas « parlé pour le roi de Prusse », au sens où la sagesse populaire entend cette expression chez nous.

LES SAUVEURS DU MONDE, par JEAN VIGNAUD. — (Un vol. in-18 Jésus. — La Renaissance du Livre, éditeur.)

Les sauveurs du monde, ce sont nos soldats. Quel livre mettra plus haut, magnifiera mieux leur indicible effort ? Nous savions le romancier doué qu'est M. Jean Vignaud, mais les récits qui composent cet hommage à l'armée de la France parviennent à une intensité, à une ampleur tragique que n'avaient pas encore atteintes les publications précédentes de l'écrivain.

L'âpreté, le réalisme dont sont empreints les épisodes des *Sauveurs du monde* ne sont pas exagérés par un souci d'école ou de parti-pris. L'existence précaire, terrible du com-

battant est là tout entière, dépouillée des artifices de littérature, soit affadissante, soit pessimiste. Et, par cela même, parce que ces narrations voulurent simplement être vraies, elles disent mieux le grand drame que toutes celles qui parurent avant elles.

CLEMENCEAU, par CAMILLE DUCRAY. — (Un volume. — Payot et C^{ie}, éditeurs.)

Après les solides travaux, les pages excellentes de MM. Georges Lecomte et Gustave Geffroy, restait-il quelque chose pour un troisième panégyriste ? La vie de notre Premier est si bien remplie, tant d'activités la sollicitèrent que

Ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Et le Clemenceau de M. Camille Ducray sera bien accueilli. Il se divise en six parties : l'étudiant, le médecin, l'homme politique, le journaliste, l'écrivain, le grand citoyen, remémorant chacune les citations et les anecdotes les plus caractéristiques.

POÈMES, par GEORGES AUDIBERT. — (Un volume. — Crès et C^{ie}, éditeurs.)

Pour ceux qui ont eu l'honneur de connaître Georges Audibert, ces poèmes ne sont pas une révélation totale. Nous connaissons la bonté de notre camarade, sa sensibilité ardente et fière, et nous pressentions que ces dons précieux trouveraient quelque jour une traduction fidèle. La voici. Ces vers, tourmentés de cette inquiétude que André du Fresnois — mort au champ d'honneur, comme Georges Audibert — appelait « le signe infailible de la noblesse spirituelle », ces strophes, ferventes, harmonieuses, nous font regretter davantage, encore, qu'ayant regardé tant de belles promesses, des yeux pensifs se soient fermés.

LE PETIT PIERRE, par ANATOLE FRANCE. — (Un volume in-18. — Calmann-Lévy, éditeur.)

Il suffit de dire que c'est un recueil délicat de jolis souvenirs d'enfance. Celui dont l'œuvre se place au-dessus de toutes les œuvres contemporaines n'a pas besoin d'épithètes. En ce qui concerne particulièrement ce livre, chacun sait trop bien avec quel charme incomparable, quelle simplicité parfaite de moyens, le maître suggère, et les images du Paris de ses premiers jeux sont comparables, pour la beauté des évocations, à celles que voyait le petit Jacques Tournebroke dont le père avait choisi l'enseigne de la *Reine Pédauque*.

JEAN PELLERIN.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT A
"L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE"

TROIS COLLECTIONS NOUVELLES :
COLLECTION LITTÉRAIRE DES
ROMANS D'AVENTURES

Paraîtra le 15 février le 1^{er} volume de cette collection :

LE COLONEL JACK (Daniel de Foë.)
Le volume : 4 fr. 50.

COLLECTION LITTÉRAIRE DES
ROMANS FANTASISTES

Paraîtra le 15 février le 1^{er} volume de cette collection :

L'HOMME VERDATRE
Texte et illustrations de H. Avelot.
Le volume : 2 fr. 50.

COLLECTION "LES HÉROS DE L'AIR"

Paraîtra le 15 février le 1^{er} volume de cette collection :

ROLAND GARROS, VERTUEUSE DE L'AVIATION
Le volume : 2 fr. 50.

HERNIE
BREVETÉ S.G.D.G.
Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS



NOUVEAU BANDAGE
PLUS de SOUS-CUISSE
de RESSORT DORSAL
Contention parfaite - Fixité absolue

ASTHME
REMÈDE EFFICACE ESPIO
CIGARETTES OU POUDES
Vieilles - Signature J. ESPIO sur chaque cigarette

PELADE

NOTICE GRATUITE
SENIT, pharmacien
21, rue Metabien, Toulouse

5^e Année. — N° 195.

Le Numéro : 60 centimes.

ABONNEMENTS : France : Un an : 14 fr. Étranger : 18 fr.

1^{er} Février 1919.

J'ai vu...

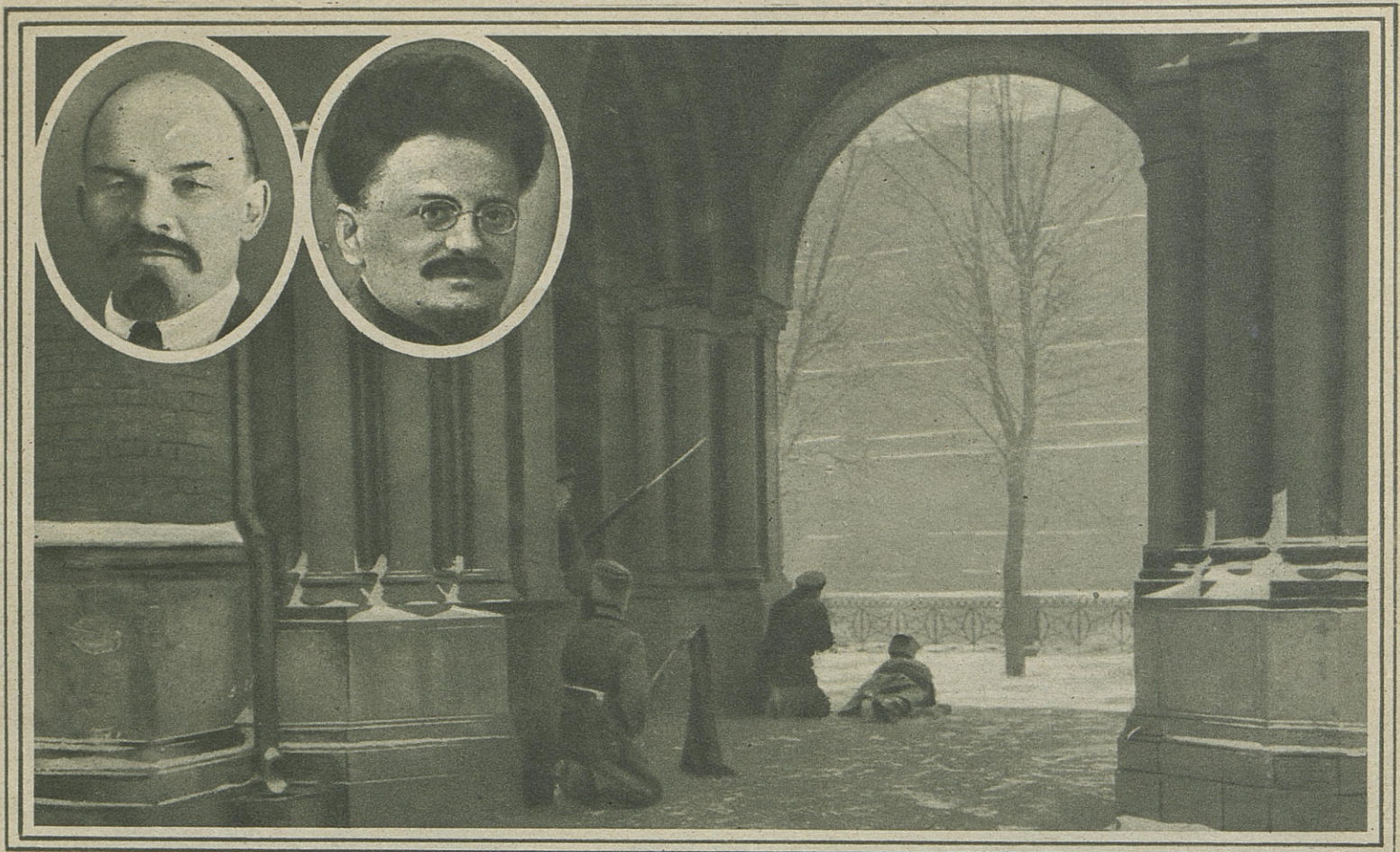
PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue 'de Provence, PARIS. — (Tél. Be gère 39-61; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE



L'HOMME QUI A " EU " L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE :
L'ANCIEN OUVRIER SELLIER FRITZ EBERT (de face et en pied)
CHEF DU CONSEIL CENTRAL DE LA RÉPUBLIQUE ALLEMANDE.

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



Gardes-rouges aux aguets, prêts à faire le coup de feu. (En médaillon) Lenine; (à droite) Trotsky : les chefs du bolchévisme.

LE PAYS A L'ENVERS

(NOTES D'UN TÉMOIN)

Si Ubu-roi avait vécu, c'est chez les bolcheviks qu'il aurait dû régner. Les historiens, sans doute, auront beaucoup à écrire sur la Révolution russe, mais pour la bien conter, c'est un humoriste qu'il faudrait.

Sans doute, une telle affirmation peut paraître choquante lorsqu'on se rappelle les tueries de Petrograd et de Moscou, les exécutions en masse, tant de sang versé. Mais tout est si bizarre dans ce vaste pays, dont nous n'avons jamais bien compris l'âme — obscure et tourmentée comme un cœur de Dostoïewsky — tout est si étrange, si déconcertant, que la Révolution y a pris comme un air de farce, — de farce rouge, — que le drame tourne souvent au vaudeville, et que les tyranneaux des Soviets, tout menaçants qu'ils soient, font malgré tout figure de chienlits.

Un écrivain français, qui rentre de Moscou, où il vient de passer trois années, nous a dit la vie qu'on mène là-bas. Attelez la charrue avant les bœufs, mettez la maison à l'envers, faites des pauvres des riches et des riches des miséreux, déguisez les décroteurs en fonctionnaires, que le soldat commande et que le général obéisse, que le paysan pressuré, tondu comme un œuf, se croie le maître : c'est la Russie.

Et, par-dessus tout, tâchez d'imaginer la stupéfiante indifférence russe — ce *nitchewo* déconcertant — qui fait que des millions et des millions d'êtres assistent à l'écroulement de leur pays et coudoient continûment la mort sans même paraître s'en soucier.



SCÈNES DE LA RUE EN RUSSIE

(En haut) Soldats de l'armée rouge arrêtant un paysan qui apporte des vivres en ville. — (Au-dessous) Heures de loisir des gardes rouges installés dans un appartement bourgeois.

Ainsi, dans Moscou, on se tuait. Dans la Tverskaïa et sur la Stretinka, les gardes rouges fusillaient des contre-révolutionnaires qui se défendaient à la grenade. On entendait crépiter les mitrailleuses : c'étaient les *broneviki* (auto-mitrailleuses) qui passaient, tirant sur la foule.

Le soir, le combat prenait fin. On voyait passer des colonnes de bourgeois, qu'on emmenait à Boutirki (prison moscovite) pour être fusillés le lendemain sans jugement... Et, une heure après, on faisait la queue à la porte du Grand-Théâtre, l'Ermitage refusait du monde !

Public étonnant que celui de ces soirées. On pourrait croire qu'ils braillaient, se battaient, pas du tout... Les *tovarisch* (camarades) n'ont qu'un souci : singer leurs anciens maîtres, et le défilé de ces boyards improvisés était d'une bouffonnerie irrésistible. Ces messieurs des C. O. S. et leurs compagnes arrivaient dans leurs autos réquisitionnées, et comme les Soviets ont décrété la « socialisation » des fourrures et les ont saisies jusqu'au Mont-de-Piété, ces nouveaux riches se pavanaient dans des zibelines, des skungs, des hermines, les hommes portant les cheveux à la mode rouge, c'est-à-dire extraordinairement longs et jamais vis'tés.

A part les fourrures, pas d'élégance : la simplicité démocratique est de rigueur. Montrer du linge trop blanc, c'est déjà de la contre-révolution.

Les « *tovarisch* » sont difficiles, aussi ne se contentent-ils pas des spectacles que monte « l'Opéra des Soviets ». Ce

J'ai vu

qu'ils veulent, c'est la loge impériale, ce sont les fauteuils princiers du Balchoï-Théâtre (Grand-Théâtre). Là, sont montés avec le même luxe qu'autrefois des opéras et des ballets ; la troupe est restée la même qu'avant la guerre et, dans le *Lac des cygnes*, on applaudit, comme autrefois la cour, Smirnow et M^{me} Gellsér, qui ont remplacé Nijinsky et la Karsavina.

A l'Ermitage, Chaliapine, après avoir été le chanteur du tzar, s'est fait le chanteur ordinaire des Soviets, et, entre deux actes de *Boris Goudounov*, il chante à genoux la *Marche funèbre*, le nouvel hymne national, aujourd'hui préféré à l'Internationale.

Dans ces deux grands théâtres, la place de parterre se paye vingt-cinq roubles : plus de soixante-six francs. Sur la place de la Révolution, en 93, on ne payait pas si cher pour danser : l'Incorruptible aurait vu cela d'un mauvais œil.

Moscou a aussi ses cabarets genre montmartrois : la *Chauve-Souris*, le « *A tous les diables*. » Dans une revue, qu'on jouait à celui-ci, on se moquait de l'Aristocratie des Soviets, qu'on représentait se grattant la tête et se mouchant avec ses doigts : les chansonniers chantaient en chœur l'Hymne des héros déserteurs « revenant rapidement du front à califourchon sur les tampons des trains ». Un jour, le Soviet s'est fâché : ces messieurs ne goûtent pas l'humour. Et les satiristes sont allés chercher leurs rimes à Boutirki. Au début de la révolution, on fêtait encore, les nouveaux riches et quelques anciens, dans les restaurants moscovites. Un plat se payait de quarante à cent roubles et la bouteille de cognac, en cachette, se vendait mille francs. Mais en août dernier, tous ont été fermés. On a décrété l'égalité devant l'appétit et on ne peut plus manger ailleurs qu'aux tables d'hôte populaires, où l'on vous sert invariablement un plat de cheval haché et des pommes de terre bouillies.

♦ ♦ ♦

Les bourgeois — aujourd'hui misérables — qui ne se sont pas encore enfuis en Ukraine, y mangent en tremblant, épiés par les gardes rouges lettons, âmes damnées de Lénine, qui s'attablent à côté d'eux, fusil posé contre le mur.

D'ailleurs, le bourgeois n'est plus chez lui nulle part. Pour



Les véritables victimes de la révolution russe : un paysan et sa famille.

commencer, on lui a pris sa maison. Tous les appartements de Moscou — palais y compris — ont été réquisitionnés et, après s'être servis, les Soviets ont partagé le reste entre 800 000 habitants, accordant une pièce par personne ou par couple. Cette mesure a été le coup suprême porté au mariage. En effet, un homme et une femme mariés n'ont droit qu'à une pièce ; non mariés, on leur en octroie deux. Pour vivre plus au large, on ne se marie plus sur les bords de la Moskowa.

Il est, d'ailleurs, toujours facile de se marier le jour où l'idée vous en vient : il suffit de se présenter au bureau des Soviets du quartier, qui tient lieu de mairie. Les deux prétendants signent sur un registre : c'est fini...

Pour le divorce, même simplicité : il n'y a qu'à rayer les deux noms sur le livre. En deux minutes, tout est fait.

Pendant quelque temps, des popes ont continué à célébrer des mariages en cachette : la Tch-k (commission extraordinaire pour la répression de la contre-révolution, de la spéculation et du sabotage) les a traqués, exécutés, et maintenant le mariage express des Soviets est le seul en usage.

Moscou, on le conçoit n'est pas gai. Plus une enseignne. Les Soviets, ne tolérant que les Coopératives populaires, ont fermé tous les magasins de la ville, après en avoir « socialisé » les marchandises, et les rues s'éten-

dent, tristes et muettes, avec leurs deux rangées de devantures closes.

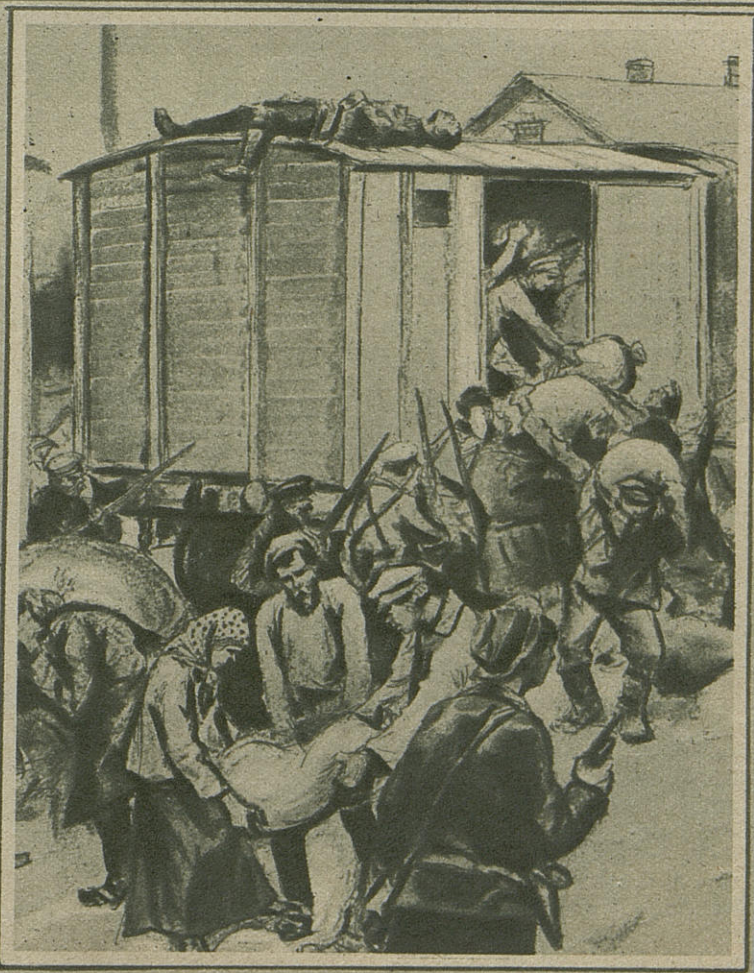
De loin en loin, un café des Soviets est ouvert. Pour y être admis, il faut montrer sa carte d'adhérent au C. O. S. et l'on peut alors déguster un mauvais thé, sucré à la saccharine. Les cigarettes sont introuvables, à quinze sous pièce.

Nulle part on ne trouve plus d'alcool : la guerre l'a tué en Russie. Seuls, les gardes rouges lettons, qui ont à leur disposition les caves impériales du Kremlin, peuvent vider les dernières bouteilles de cognac, de kummel ou de vodka, et le *tovarisch* qui croise ces guerriers titubants se retourne, émerveillé, sur ces soldats favorisés.

Maintenant qu'il n'y a plus d'émeutes, et qu'on peut traverser la rue, sans risquer de recevoir deux balles dans la tête tirées par



Assassinat d'un officier par ses soldats révoltés.



Bolchévistes pillant un train chargé de sacs de farine.

J'ai vu.

un « camarade » de quatorze ans s'exerçant au fusil mitrailleur, une promenade dans ce Moscou en faillite est une source d'observations divertissantes. D'abord, c'est de voir les murs et les palissades recouverts de vastes tableaux aux couleurs criardes qu'on y a peints pour la fête de la Révolution. On ne peut imaginer pareil assemblage d'horreurs. Ce sont les œuvres des peintres cubistes, que le gouvernement des Soviets subventionne.

Ces fauves moscovites ont transformé la ville en salle d'exposition et on admire, notamment, une sorte de locomotive rouge de quinze mètres de haut avec cette inscription : « La Révolution, c'est la locomotive du progrès ».

Sur la place du Théâtre, on a pu également admirer la statue, grossièrement équaree, d'un homme nu : c'est le monument que s'est élevé à lui-même un certain Goldschmitt, président du syndicat des poètes futuristes. Car les poètes, eux-mêmes, se sont syndiqués.

La principale originalité de ce Goldschmitt, c'est moins d'écrire d'illisibles poèmes érotiques que de se promener en chemise dans Moscou, monté sur un side-car, qui l'emporte à toute allure, dérapant sur la chaussée neigeuse.

Autre guignol de la capitale révolutionnaire, c'est la *tovarisch* Kolontai, fille d'un général de l'armée tsariste, devenue la concubine du matelot Dibenko, ex-grand maître de la flotte rouge, dégomme pour malversations. La « camarade Kolontai » a créé le Soviet des femmes de toute la Russie, et on la voit conduire par les rues un cortège hurlant de mégères conspuant les bourgeois. Ces pauvres femmes ne comprennent, d'ailleurs, rien aux discours véhéments de leur meneuse ; c'est ainsi qu'au premier congrès féminin, une partie de l'assemblée se déclara pour la journée de neuf heures contre la journée de huit heures, pour pouvoir se lever un peu plus tard ! Elles avaient cru que la journée de neuf heures consistait à travailler de neuf heures du matin à neuf heures du soir !

Les femmes et les poètes ayant leur Soviet, il était naturel que les enfants aussi eussent le leur. Le nouveau grand maître de l'Université, le camarade Lunatcharsky, ministre de l'Instruction Publique des Soviets, et membre le plus distingué du Conseil, laisse aux élèves, depuis l'asile inclusivement, une liberté absolue. Filles et garçons sont instruits ensemble, dans des écoles mixtes. En aucun cas le professeur ne peut leur infliger de punitions, pas le moindre penum : c'est contraire à l'esprit révolutionnaire. Pas de livres de classe non plus, l'enseignement se fait uniquement par des conférences. Et, en guise de récréation, les gamins jouent au garde rouge et au bourgeois, comme les nôtres au gendarme et au voleur.

On ne croise plus, comme autrefois, dans les rues de Moscou, des femmes élégantes qu'emportent de luxueux équipages. Pru-



Chialapine.

Smyrnoff.

La Kolontai.

M^{lle} Gessler.

demment, on vit chez soi, sortant le moins possible. Petrowsky-Parc, qui était naguère une promenade « chic », est devenu le jardin tragique, le lieu d'effroi où l'on tue.

Chaque jour, on y amène les emprisonnés de Boutirki et de Taguanki, condamnés à mort par la *Tsh-K*, le terrible Comité de Salut public que dirige l'invisible Peters, terreur de Moscou. Les victimes ne sont pas fusillées, ni mitraillées comme on l'a raconté : les gardes rouges —

lettons et chinois — les abattent l'un après l'autre d'un coup de revolver. Et, par une effroyable « attention » des bourreaux, on demande aux condamnés où ils désirent recevoir la balle. C'est la dernière délicatesse des Soviets.

La population est mal informée de ce qui se passe dans le reste du monde et en Russie même. Tous les journaux indépendants ont été suspendus, leurs rédacteurs emprisonnés, et sont seuls autorisés, à présent, *Ivestia* et la *Pravda*, organes épileptiques, qui ont poussé le « bourrage de crâne » à son extrême limite.

Ainsi, il y a quelques semaines, la *Pravda* faisait recouvrir la ville d'affiches sur lesquelles on lisait :

« Écrasante victoire sur la fripouille anglo-française à Arkangel ».

On achetait le journal, et l'on apprenait par le communiqué, que cette terrible bataille avait coûté à l'armée rouge, tout bonnement, 8 morts. On peut en déduire l'importance de la « Victoire ».



Pourtant les maîtres de la Russie rouge ne tolèrent pas qu'on doute de ses succès. Singulière prétention : ils veulent que le peuple se trouve heureux. Le 7 novembre dernier, pour la fête de la Révolution, ils organisèrent des fêtes qui devaient faire oublier tout ce qu'avaient réalisé les tzars.

Ce fut navrant... Comme distraction, le peuple dut commencer par faire la queue, à la porte des boutiques des Soviets, pour recevoir deux livres de pain noir, une demi-livre de beurre, et une demi-livre de bonbons. Ensuite, on organisa des meetings monstres où Lénine, Trostky, Lunatcharsky, sortant pour une fois du Kremlin, prononcèrent de grands discours.

Le soir, on tira sur la place Rouge un feu d'artifice raté qui coûta à la nation un demi-million de francs. Et, comme il fallait que la ville fut admirablement illuminée, on réquisitionna tout le bois de chauffage de Moscou pour alimenter l'usine électrique.

Le lendemain on ne pouvait plus se chauffer et une partie de la ville était sans lumière.

Des gens se plaignirent : le soir même, ils étaient en prison. Et c'était, en somme, dans la logique rouge, car ces « grincheux », par leurs jérémiades déplacées, cherchaient à nuire au succès de la fête des Soviets et, ceci constituant une manœuvre contre-révolutionnaire au premier chef, il était donc juste qu'on les envoyât à Petrowski-Parc dire aux gardes rouges s'ils préféraient la balle suprême à la tempe ou sous le menton....

H. R.



Civils suspects arrêtés dans la rue par les soldats des soviets.



Les nouvelles recrues exercées au tir dans la cour d'une caserne.

LES AUSTRALIENS BATTENT L'ÉQUIPE DE FRANCE PAR TROIS POINTS A ZÉRO



L'équipe française.

L'équipe australienne.

Après un coup dur.

Remise en jeu après une touche.

Le match de foot-ball rugby qui mit aux prises le 19 Janvier les équipes de France et d'Australie fut un des plus intéressants qui se soient disputés depuis de longs mois. Les deux teams étaient de qualité supérieure, ce fut le meilleur qui triompha. Mais l'équipe française — où Lasserre et Chilo furent au-dessus de tout éloge — opposa une belle résistance et fit montre d'une admirable science de la défensive.

La Science pittoresque

STÉROSCOPIE A L'ŒIL NU

Un de nos aimables lecteurs, M. Félix Perret, nous signale un procédé original et peu coûteux de faire de la stéréoscopie. Certaines photographies, que l'on regarde avec intérêt en raison de leur caractère à la fois artistique et documentaire, se prêtent, en effet, à ce phénomène du relief pour peu que l'on sache les regarder. Il suffit de les regarder d'un seul œil, l'autre étant fermé : au bout de quelques instants, vingt-cinq ou trente secondes, ce relief apparaît d'une manière saisissante. Notre correspondant attire, particulièrement, l'attention sur la photographie représentant les ruines du château de Courcy, que nous avons publiée dans le numéro du 1^{er} octobre. Nous avons constaté, en effet, que le relief est saisissant en opérant comme l'indique notre ami. On peut encore obtenir un résultat identique en regardant les photographies dans un tube de carton comme on le ferait avec une lunette ou même simplement à travers la main arrondie pour former un tube très primitif que l'on approche de l'œil.

LES MÉTAMORPHOSES D'UNE ÎLE

Rien ne paraît devoir être plus stable, plus éternellement fixe, que les contours des continents, des îles. Il n'en est rien ; chaque jour les vagues ont raison de fragments de falaises.

Certaines îles, même, paraissent vouées à une sorte de métamorphose si rapide qu'elles changent totalement d'aspect en l'espace de quelques années. L'île de Bogoslov, qui appartient à l'archipel des Aléoutiennes, dans le golfe de Behring, a acquis, à ce point de vue, une célébrité de bon aloi.

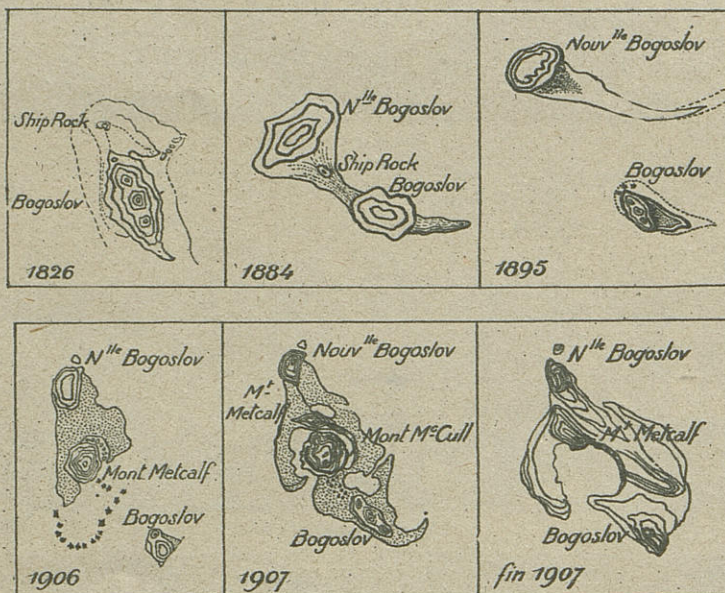
Nous reproduisons, d'après le *Bulletin de la Société américaine de géographie*, quelques aspects très caractéristiques du phénomène de métamorphose de cette île qui est, tout simplement, une victime du volcanisme. Elle fut découverte en 1790, par l'amiral Bogoslov et les Américains lui ont donné le nom de *Castle-Rock*.

Vers 1826 elle se présentait sous la forme d'une île banale avec trois cratères ; mais, en 1884, elle s'était agrandie d'un cratère de vastes dimensions qui paraissait être l'île principale. A la suite d'un nouveau cataclysme l'île est coupée en deux (1895), et ses tronçons paraissent peu disposés à se souder à nouveau. Dix ans plus tard les deux îles subsistent, mais sous des aspects très différents des précédentes. Nous velle soudure avec lacs intérieurs, nouvelle déformation avec disparition d'un lac et d'un cratère.

L'histoire de cette île peut se prolonger ainsi pendant plusieurs siècles sans qu'elle parvienne à s'assurer une base solide. Les cratères naissent et s'éteignent, les



ASCENSION D'UN BALLON-SONDE



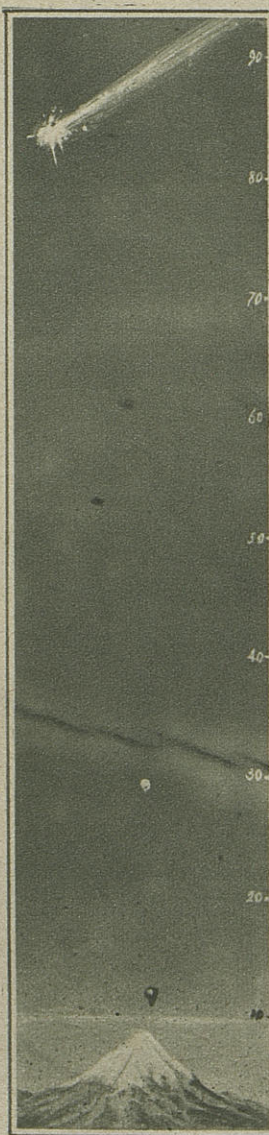
LES MÉTAMORPHOSES DE L'ÎLE BOGOSLOV.

montagnes se forment et s'écroulent comme à la commande d'une baguette magique. C'est un fragment de l'écorce terrestre, qui nous rappelle en petit ce que devait être cette même écorce aux tout premiers âges de la solidification de notre globe.

LA HAUTE ATMOSPHÈRE

Lorsque naquirent les Montgolfier la conquête du ciel jeta ses premières assises et peu à peu, avec le développement de l'aérostation, des hauteurs de plus en plus imposantes furent atteintes. Mais il y a une limite parce que l'homme ne peut vivre dans une atmosphère raréfiée. En montagne, il arrive péniblement à 7500 mètres, la force musculaire dépensée étant hors de proportion avec la maigre récolte d'oxygène qu'il peut aspirer pour régénérer son sang. En ballon, on dépasse cette limite, à la condition d'emporter de l'oxygène. Crocé-Spinelli et Sivel, compagnons de Tissandier, furent victimes de la hauteur ; Berson, le 31 juillet 1901, ne put dépasser l'altitude de 10 800 mètres. C'est là, sans aucun doute, la plus grande hauteur qu'il soit permis à l'homme d'atteindre.

Cependant, les ballons sont capa-



Coupe de l'atmosphère terrestre jusqu'à 100 kilomètres de hauteur. Le ballon monté par Berson atteignit 10 800 mètres le 31 juillet 1901. Le ballon-sonde belge, du 5 novembre 1908, s'est élevé jusqu'à 29 040 mètres. Vers 60 et 70 kilomètres les poussières volcaniques demeurent en suspension, entre 80 et 100 kilomètres apparaissent les étoiles filantes.

bles d'aller beaucoup plus haut. Les savants du monde entier paraissent, même, lutter d'enthousiasme et de science, ayant la guerre, pour construire et lancer des ballons-sonde qui atteindraient des régions de plus en plus élevées. On munissait ces ballons d'instruments enregistreurs et ils rapportaient fidèlement à la surface du sol des renseignements précis sur la hauteur qu'ils avaient atteinte, sur les températures subies. Un ballon belge, lancé le 5 novembre 1908, a atteint une altitude de 29 400 mètres. C'est, probablement, le record des sondages atmosphériques.

Les idées se sont modifiées, peu à peu, à la suite des sondages aériens, sur la hauteur de l'atmosphère. Au temps de Biot, Gay-Lussac, Boussingault, on estimait à une cinquantaine de kilomètres la hauteur de la couche d'air qui enveloppe la terre. De puis, grâce aux observations répétées sur les météores (étoiles filantes), sur certains phénomènes d'illumination crépusculaire, sur les irrptions volcaniques, on est parvenu à déterminer, d'une manière qui paraît être assez exacte, la hauteur à laquelle les molécules d'air, cessant d'être soumises à l'action de la pesan-

teur, s'en vont dans les espaces interplanétaires chassés par la force centrifuge. Le phénomène se produirait, non à quelque 50 kilomètres, mais à 35 700 kilomètres !

Ce qui se passe là-haut, personne n'en sait rien ; notre science paraît encore ramper sur le sol lorsque l'on jette un regard vers l'immensité qui nous écrase. Tout au plus pouvons-nous imaginer ce qui doit se passer jusqu'à 100 kilomètres au-dessus de nos têtes.

On a divisé théoriquement cette hauteur en trois zones. L'une qui s'étend jusqu'à 3 000 mètres est la partie agitée de l'atmosphère. C'est entre le sol et ces 3 000 mètres que se produisent les grandes perturbations dont la naissance est en relation étroite avec les accidents de l'écorce terrestre. C'est la région de la vapeur d'eau, des nuages, des orages, c'est la région où la température subit d'un jour à l'autre, d'une région à l'autre, des variations déconcertantes, c'est la région des incohérences atmosphériques, dont nous parlerons dans un prochain numéro.

UNE CHARRUE AUTOMOBILE POUR CULTIVER LES VIGNES

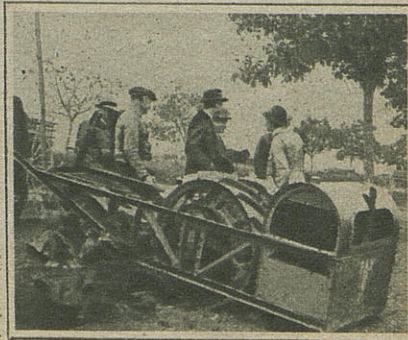
La charrue que représente notre photographie est destinée à la culture des vignes. C'est une charrue d'un modèle spécial, très étroite, qui peut circuler entre les rangées de ceps sans les toucher. Elle constitue une nouveauté agricole qui mérite d'être signalée.

On voit que le châssis est formé de deux longerons métalliques, soigneusement entretoisés, se terminant, par deux poignées que le laboureur tient en mains. A l'avant se trouve un moteur de huit chevaux à deux cylindres verticaux ; il est recouvert d'un capot qui protège en même temps le réservoir d'essence.

La charrue est portée par un tambour de roulement formé de deux roues réunies par des entretoises métalliques formant palettes pour pénétrer légèrement dans le sol et provoquer l'avancement. Ce tambour reçoit le mouvement du moteur, et l'embrayage est commandé par un levier actionné par une poignée fixée sous le mancheron de droite.

Le soc de la charrue appartient à un ensemble mobile verticalement, qui repose à l'arrière sur un galet roulant sur le sol. On peut, à l'aide d'un levier, relever ou abaisser toute cette partie mobile, soit pour labourer, soit pour éloigner le soc de la charrue au-dessus du sol.

Les dimensions de la charrue ont été calculées de manière à permettre le passage facile dans les vignes ; sa largeur est de 1 mètre seulement et sa longueur est de 3 m. 20. Aux essais, la charrue « Pax » — c'est le nom que lui ont donné ses constructeurs — a labouré un hectare en dix heures, dans des terrains moyens, la profondeur de labour étant de 20 centimètres et la vitesse de 3 kilomètres à l'heure.



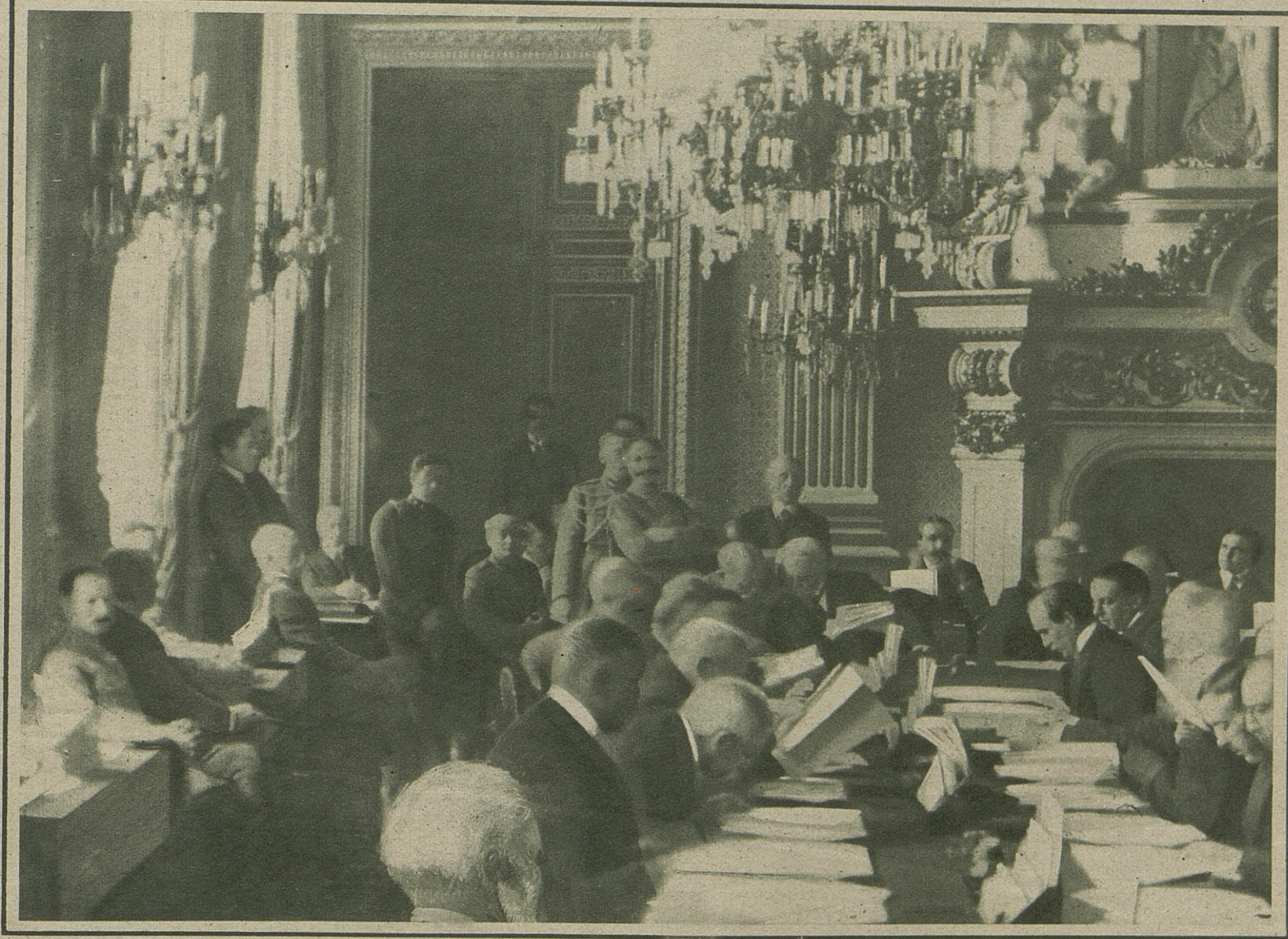
LE DÉTAIL DE LA CHARRUE AUTOMOBILE

J'ai vu.

AUTOUR DE LA CONFÉRENCE DE PARIS



M. BONAR LAW. M. SONNINO. M. WILSON. M. CLEMENCEAU. M. LLOYD GEORGE. MARÉCHAL FOCH. M. MATSUI.



C'est le 18 Janvier 1919 que M. Poincaré, Président de la République française, en présence de M. Wilson, Président de la République des Etats-Unis d'Amérique, a ouvert la Conférence de Paris qui doit régler la situation du monde nouveau, basé sur les principes des droits des nationalités et de la Société des nations.

Sur la proposition de M. Wilson, de Lloyd George et du Baron Sonnino la présidence définitive de la Conférence a été donnée à M. Clemenceau. Cet hommage, ont-ils déclarés, est dû, à la fois, à l'éminent homme d'Etat et à la France elle-même qui, par ses souffrances et ses sacrifices, mérite l'admiration de tous les peuples.

Échos de J'ai vu...



Le roi Manoel va-t-il remonter sur le trône

LE RÉGLEMENT

Notre ami K... mobilisé à Z... en qualité de tringlot, avait dans ses attributions d'aller, le matin, chercher le pain à la Manutention, et le soir, avec le même véhicule, de porter en terre les corps de ses infortunés camarades décédés à l'hôpital. Un mulet baïcerise collaborait à l'une et l'autre de ces besognes, si dissemblables, et s'en acquittait à merveille.

Un soir où notre ami se dirigeait avec son attelage, vers la porte du quartier pour accomplir sa funèbre mission, l'adjudant de semaine l'interpella : « Où allez-vous ? » Le but de la sortie fut expliqué. « Un enterrement avec ce mulet rouge ? il faut un mulet noir. »

En vain l'inférieur essayait-il de plaider la cause de son mulet, une bête de tout repos... Il dut, après l'avoir dételé, prendre à l'écurie un mulet de couleur sombre, mais d'humeur plus sombre encore, qu'il fallut vingt minutes pour décider à sortir du quartier. Quand il s'agit de « charger », car on sait que les tringlots chargent en voiture, ce fut toute une affaire. L'animal, qui semblait jailli de l'enfer, faisait feu des quatre pieds, ruant, se cabrant, menaçant de tout mettre en pièces, le curé, le sacristain et la caisse du mort.

La cérémonie s'acheva dans un tumulte et une confusion extrêmes, mais son caractère sacré avait été maintenu, et les règlements observés, puisque le mulet était noir.

LA CONVERSATION DE M. DE TALLEYRAND

Si l'on cite beaucoup les mots de M. de Talleyrand, à l'occasion du Congrès de la Paix, on a plus rarement parlé du ton de sa conversation. Voici là-dessus ce qu'écrivait, en 1822, la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël : « J'ai dîné hier soir chez M. le duc d'Orléans, à côté de M. de Talleyrand. Il a été d'une grâce inimaginable pour moi. Il ne se donne pas la peine de cacher son but dans les avances qu'il fait aux gens, calculant qu'on se laisse tout aussi bien prendre, quand on a à se laisser prendre, en voyant le but qu'en le devinant. Il n'écoute jamais ce qu'on lui dit, et il fait des compliments très aimables sans changer l'expression de dédain qu'il a placée sur sa physionomie à tout hasard. Mais ce qui est singulier, c'est son sourire : il a une grâce tout à fait bizarre, il vient animer ce vieux visage tout ridé ; et c'est comme un rayon de jeunesse et de grâce sur ses joues tombantes, tout cela a une certaine séduction qui fait deviner le charme qu'il a exercé. Il a si fort l'habitude d'être écouté et de dire des bons mots, qu'il répète quelquefois, par distraction, les paroles les plus insignifiantes, attendant l'exclamation. »



L'ex-président a-t-il rempincera-t-il M. Wilson à la conférence.

UNE OPINION AMÉRICAINE

En réponse au toast que porta lord Northcliff, dans un récent banquet, un

américain le Dr Edward-J. Wheeler, directeur, de l'Everybody's Magazine, parla de la France en des termes qu'il est bon de recueillir.

Après avoir dit quelles impressions poignantes et inoubliables ils rapportaient tous du front, il poursuivit en ces termes :

« Nous emportons d'Angleterre cette impression que le bouledogue, qui représente la ténacité et la cranerie anglaise, est un excellent symbole... Mais le pire symbole que je sache, aujourd'hui, est le coq gaulois de la France. Il faudra trouver autre chose. La France ne se rengorge ni ne se pavane. »

« L'image qui me vient à l'esprit est celle d'une grande dame, belle et simple, avec, sur les lèvres, un sourire séduisant, et, dans les yeux, un regard inexprimablement émouvant. Nous en avons vu une, noble chatelaine, dans les ruines de l'antique demeure de sa famille. Elle nous parla de ce que les Allemands avaient détruit, sans aucun effort pour demander la sympathie, mais la sympathie répondait au merveilleux et muet appel de ses yeux. Un peu plus tard, nous avons vu un vieillard, descendant d'une autre illustre famille, dans son château en ruine. Dans une petite pièce, pas plus grande qu'une chambre dans une pension de New-York, il restait un petit lit de fer, et c'est tout ce qu'il avait pour dormir. Au rez-de-chaussée, une autre pièce, ouverte à tous les vents, lui servait de salle à manger, et il tint à nous y offrir le thé. Il sortit son matériel, une tasse et huit ou neuf verres, et nous primes le thé, non dans des tasses, mais dans des verres. Il sortit aussi une cuillère, une seule, deux fourchettes et un couteau. Il nous servait là, dans cette salle à manger délabrée, comme un prince entre les hommes, comme un monarque traitant ses sujets, avec un sourire sur ses lèvres, causant avec animation, mais sans un mot ni un geste qui pût paraître qu'il demandait la sympathie. Il n'appartient à personne de prendre en pitié les Français. J'étais parti, pensant leur témoigner ma pitié. Mais on ne peut que les aimer, les admirer, les adorer. »

Ces mots furent couverts d'acclamations.

LE REQUIN COMESTIBLE

On nous avait promis la peau de requin comme succédané du cuir, mais nous n'avons pas encore à Paris de chaussures en peau de requin. Il est vrai que beaucoup d'hommes ont aujourd'hui un pied dans la tombe, ce qui est une façon d'avoir des souliers en requin, mot qui vient du macabre requiem, comme chacun sait.

D'autre part, depuis la guerre, on mange le requin dont la chair n'est pas fort différente de celle du thon.

Actuellement, le marché aux poissons de Tunis regorge d'une espèce de « requin à peau bleue », qui est pêché dans le golfe de Tunis.

Dernièrement, les pêcheurs goulletois en capturèrent 600 en une seule nuit, dans la baie de Haunnam-Lif, et par faible fond de 1^m,50.

La nuit suivante, ils en prirent 800, si bien que par ces temps de vie chère les Tunisiens ont la ressource appréciable de se nourrir de la chair du requin.

DES ENFANTS ! DES ENFANTS !

C'est le cri que lance, en Allemagne, Friedrich Naumann. On voudrait qu'ici aussi quelqu'un demandât : « Des enfants ! des enfants ! des enfants ! »

La campagne pour la repopulation a été entreprise en Allemagne avec des moyens qui voudraient qu'on les étudiat ici même.

Selon Walter Kluge, la plus terrible des guerres se produisit au moment même où le nombre des naissances tendait à décroître.

Il publie trois tables démographiques, dont l'une démontre que les races allemandes ont plus à craindre de l'avenir que les races slaves ou mongoles.

Une deuxième prouve que l'accroissement des naissances a beaucoup diminué en Allemagne.

Une troisième enfin fait ressortir la forte proportion de la mortalité chez les enfants illégitimes.

Kluge conclut que, si on ne remédie pas à la dépopulation, l'Allemagne se trouvera bientôt en face d'un problème insoluble.

Il attribue la diminution des naissances à la couraïse des soldats qui, dans les tranchées, font preuve de courage en face de l'ennemi, et en manquent totalement pour avoir des enfants.

Des maisons, des concessions de terre aux soldats qui reviendront de la guerre favoriseraient beaucoup, d'après l'écrivain allemand, l'augmentation de la natalité.

Pour procréer des enfants sains, il conseille une vie et une nourriture saine, pas d'alcool et pas de tabac. Ces conseils valent également chez nous, comme on le sait, et il serait temps de songer à un problème si grave et si angoissant.

PRODIGALITÉS

Il est encore temps d'en parler. La taxe de luxe, qui n'a pas été sans rencontrer d'opposition en France, où d'ailleurs on songe à la rendre moins draconienne, semble devoir s'établir successivement dans tous les pays belligérants.

Et lorsqu'on doit, pour un parapluie modeste ou une brosse à dents plus insignifiante encore, payer un impôt de luxe, on songe avec envie aux grands prodiges de jadis qui seraient, en cette ère de restrictions, tout à fait déplacés.

Héliogabale ne s'avisa-t-il pas, à l'occasion d'une procession, de faire saupoudrer d'or toutes les rues de Rome ?

Le duc d'Orléans portait, disposées en broderies sur ses manches, 1 400 perles, et le prince de Conti employait de la poussière de diamant pour sécher les lettres qu'il écrivait à sa maîtresse.

En Angleterre, le shampoing est taxé à partir de cinq francs.

En ce qui concerne les dépenses de la table, nous sommes aujourd'hui d'une modération qui eût effaré nos ancêtres.



Le capitaine Conceiro, chef des révolutionnaires portugais.

Pour célébrer la chute de Napoléon un banquet pantagruélique fut offert, par le White Club de Londres aux souverains alliés, 246 225 fr. fu ; rent dépensés pour ce repas, aussi abondant que succulent. A ce même Club, un prix fut offert à celui de membres qui servirait à ses amis le plat le plus coûteux. Lord Alvanley fut, avec une « fricassée » de 2706 francs, le vainqueur de ce tournoi culinaire. Quant à la frugalité de nos mœurs, elle eût vivement déplu à Louis-Philippe. Quelqu'un lui demanda un jour s'il avait faim.

— Il est impossible, répondit Sa Majesté, d'avoir faim une demi-heure après les repas. C'est là, justement, ce qui m'ennuie.

LES MILLIARDAIRES AMÉRICAINS ET LA TAXE DE GUERRE

La liste des revenus des plus riches Américains, avec la taxe de guerre qui les frappe, vaut la peine d'être épinglée :

	Révenu en fr.
I.-D. Rockefeller.....	250.000.000
H.-C. Frick.....	56.000.000
Andrew Carnegie.....	50.000.000
George-F. Baker.....	37.000.000
William Rockefeller.....	37.000.000
Edward-S. Harkness.....	31.000.000
Amour-J. Ogden.....	31.000.000
Henry Ford.....	25.000.000
W.-K. Vanderbilt.....	25.000.000
Edward-H.-R. Green.....	25.000.000
Mrs. E.-H. Harriman.....	20.000.000
Vincent Astor.....	18.800.000
James Stillman.....	18.800.000
Taxe en francs.	
I.-D. Rockefeller.....	190.000.000
H.-C. Frick.....	35.800.000
Andrew Carnegie.....	32.000.000
George-F. Baker.....	24.000.000
William Rockefeller.....	24.000.000
Edward-S. Harkness.....	20.000.000
Amour-J. Ogden.....	20.000.000
Henry Ford.....	16.000.000
W.-K. Vanderbilt.....	16.000.000
Edward-H.-R. Green.....	16.000.000
Mrs. E.-H. Harriman.....	12.000.000
Vincent Astor.....	11.800.000
James Stillman.....	11.800.000

LES RICHESSES NAUFRAGÉES

M. Menotti Mauni vient d'inventer un appareil pour sauver les richesses des navires en cas de naufrage.

Il s'agit d'un grand cylindre insubmersible, en acier, assez grand pour contenir la comptabilité du bord, les lettres recommandées, l'or des passagers.

Cela éviterait les pertes qui, en temps de paix, se montent à 225 millions de francs annuellement.

C'est ainsi que la *Mevida*, perdue en mer en 1911, portait un million de francs. L'*Océania*, perdue en 1912, portait plus de 5 millions en or. Avec la *Lusitania*, les pertes en or, en bijoux et en valeurs se sont chiffrées par 10 millions de francs. L'*Islander*, coulé près de Juneau (Alaska), portait 10 millions d'or du Klondyke. Le *Pawabac*, perdu dans le lac Huron, portait près de deux millions. Il faut se rappeler aussi que le *Général Grant*, perdu en mer, en 1866, portait 65 millions en lingots d'or, et la flotte perdue dans la baie de Vigo, en Espagne, portait 700 millions de francs sur les quels 110 millions à peine ont été retirés des flots.



M. Hoover chargé d'assurer le ravitaillement de l'Europe.

GUILLAUME

La surprise a été vive en France et dans le monde entier de voir avec quelle facilité les Allemands ont lâché leur empereur. L'article ci-dessous, que nous empruntons à M. Pentizon, correspondant du *Temps* à Berlin, nous en donne une des raisons et, presque, la capitale. Tandis que ses sujets dépérissaient d'inanition, et que, dans les greniers et les hôpitaux, les enfants et les vieux mouraient de faim par milliers, l'em-

Hamsterei, tel est le vocable dont les Allemands se sont servis pendant la guerre pour désigner l'accumulation interdite des vivres. Ce néologisme est inspiré des mœurs du *hamster*, ce petit rongeur, très répandu dans les campagnes prussiennes où il raffe tout ce qu'il est possible de manger et de cacher dans son trou. L'hiver venu, il s'enferme dans sa demeure souterraine dont il bouche soigneusement les issues. Il vit alors en vrai sybarite, en faisant chère-lié avec toutes les provisions amassées pendant l'été. Or, la révolution, en lâchant au hasard des bandes d'affamés inquiets et fureteurs, révéla ce fait, soupçonné, d'ailleurs, depuis longtemps déjà par tous les crève-la-faim de l'empire, que le

Hamsterei était organisé en grand dans toutes les caves et tous les greniers des demeures seigneuriales. Depuis les princes de Turn et Taxis, les ducs d'Anhalt, jusqu'aux rois de Bavière et de Saxe, parmi tous ces grands ou petits potentats d'Allemagne, il ne s'en est pas trouvé un seul pour se soumettre aux ordonnances des gouvernements sur le rationnement des vivres, et partager volontairement les privations de leurs sujets. Cartes de viande et de pain, coupon de graisse de 62 grammes par semaine, brouet spartiate : tout cela, c'était bon pour le peuple. Les souverains avaient su se soustraire à ce danger aussi. Mieux encore : cédant à ce qu'on a appelé la psychose de la faim, ils avaient accumulé, dans leurs châteaux, des monceaux de victuailles qui faisaient comme des îlots gargantuesques dans la disette environnante. La révolution a brusquement mis au jour ces cachettes : c'est devenu une des principales curiosités des résidences. On va voir cela comme une exposition, comme les tableaux de nature morte culinaires dans les musées.

Une visite aux chambres de provisions du palais impérial m'a convaincu que l'ex-empereur, le kronprinz, l'Éitel et leurs quatre

frères étaient des *hamster* de haut parage et d'exceptionnel appétit. Sous la conduite du matelot Brinkmann, chargé de la garde des victuailles, nous parcourons d'abord toute une série de caves voûtées, les plus profondes du château. Certes, étant averti, je savais y trouver des provisions en masse ; mais, en vérité, la richesse de ces réserves dépasse l'attente la plus excitée. Tout ce que l'imagination des fabricants de *delikatessen* les plus nourrissantes a pu inventer s'entassaient là, en pyramides pantagruéliques ; et je n'exagère nullement, puisque la valeur de cet amas de provisions est estimée à plus d'un million de marks. Sur les rayons de solides étagères, des boîtes de jambon et de charcuterie, des entassements de légumes secs, des pylônes de pains de sucre, des



COMME IL DEVAIT RIRE!

Le sinistre farceur qu'est Guillaume II, songeant à ses caves archibondées de victuailles (voir notre double page), devait passer quelques bons moments tandis qu'il édictait à l'usage du peuple des restrictions draconiennes, "nécessaires, disait-il, pour s'assurer la victoire."

perce tout la rancœur d'un estomac gâté par les succédanés. Et des piles de fromages, et des barriques de graisse, et des sacs de farine, et des tonneaux de vinaigre, et des caisses de biscuits : c'est la cale d'un *Kaiser-Wilhelm* géant, ce sont des halles souterraines, se sont les docks de Hambourg. Et cela soigneusement gardé, après quatre ans de disette, alors que dans les mansardes et dans les hôpitaux, les enfants et les vieux, par milliers, s'éteignaient victimes d'une longue dénutrition.

Des théories de jambons, des chapelets de saucisses fumées, des quartiers de lard se balancent maintenant sur nos têtes ; et les chambres succèdent aux chambres et les piles aux piles... « Quarante mille boîtes », affirme mon guide... Je le crois sans peine, car tous les pays de la terre, toutes les spécialités de l'industrie alimentaire semblent avoir contribué à la richesse de l'impérial garde-manger. Voici des confitures Helvetia de Lenzbourg, des chocolats de Vevey et de Lucerne, des quaker-oats de Baltimore, du caviar de la Volga. Vous ne pensez pas que Guillaume II et les siens aient consenti à se priver des produits ennemis : l'Angleterre s'étonnera d'avoir fourni, sans le savoir, des *Jams et Preserves* aux marques de Londres et Liverpool ; la France a laissé

échapper des sardines à l'huile, de Brest, qui ont rejoint les saumons de Norvège ; et, pour assaisonner nombre de ces bonnes choses, on avait de la moutarde à l'estragon de Neuilly-sur-Seine. Après de tels repas on pouvait fumer l'un des nombreux paquets de véritable tabac de la Semoy, récolté dans l'Ardenne belge, et que l'on comparait aux cigares de la Hollande voisine.

Cette découverte a été, aux yeux du peuple, la brusque extinction de l'auréole des Hohenzollern. Et, tandis que nous sortons de cet Eldorado souterrain, le matelot, aigri sans doute par la contemplation prolongée de toute cette abondance, s'exclame d'un ton rageur : « Ah ! le s... ! il ne risquait rien à nous dire de « tenir », pendant que son peuple crevait de faim ! »



LE CLICHÉ POUR LA GALERIE

La photo ci-contre, prise par un des photographes officiels de l'empereur, fut distribuée aux troupes à plusieurs millions d'exemplaires. On comprend dans quel but. Un soldat venait-il à se plaindre de la nourriture, la réponse était facile : « Voyez notre Empereur ! Il mange n'importe où et n'importe quoi, sur un coin de table, une seule assiette », etc. On ne connaissait pas encore les halles souterraines de Guillaume.



LE GARDE-MANGER DU MUFLE : AU MILIEU DE SES SUJETS MOURANT DE FAIM, GUILLAUME GARDAIT DANS SES CAVES POUR PLUS D'UN MILLION DE MARKS DE VICTUAILLES

Après la fuite honteuse de l'empereur Guillaume en Hollande, la révolution éclata à Berlin. Les matelots occupèrent le palais impérial. Ils y firent une découverte impressionnante : toutes les caves

du château regorgeaient de provisions de bouche. Jambons énormes, chapelets de saucisses fumées, quartiers de lard, pains de sucre s'y entassaient par milliers. Barriques de graisse, piles de fromage,

lait condensé, café, thé, sacs de farine, tonneaux de vinaigre, caisses de biscuits fins, confitures de choix, chocolat, sardines à l'huile, saumons, enfin tout ce que l'imagination des fabricants de "delika-

tessen" les plus variées et les plus nourrissantes a pu concevoir, s'y entassaient en pyramides pantagruéliques. Pendant ce temps, en Allemagne, les petits et les vieux mouraient d'inanition !



M. Niel,
ex-secretaire général
de la C. G. T.



M. Yvetot,
ex-secretaire général
de la C. G. T.



M. Jouhaux, l'actuel secretaire général de la C. G. T.,
se constituant prisonnier à la Santé le 18 mars 1918.



M. Griffuelhes,
ex-secretaire général
de la C. G. T.



M. March,
ex-trésorier général
de la C. G. T.

LA C. G. T. ET

On a beaucoup parlé de la C. G. T. ces temps derniers, surtout après la déposition de son secrétaire général, M. Jouhaux, devant la Haute-Cour, lors du procès Malvy, puis à l'occasion de la grève des midinettes, et tout récemment après la réception du bureau de la confédération par M. Clemenceau, qui demanda un plan détaillé du programme confédéral à M. Jouhaux.

Qu'est-ce donc exactement que cette puissante organisation ouvrière, groupant plus de 700 000 syndiqués des deux sexes, avec laquelle les pouvoirs publics doivent compter, et qui expose les aspirations de ses adhérents dans cette formule si nette : « Le maximum de travail par le maximum de salaire dans le minimum de temps » ?

Les syndicats, qui sont les cellules de l'organisation corporative puisqu'ils sont constitués par le groupement des ouvriers d'un même métier, ne sont pas de création récente; mais la loi qui règle leur existence ne remonte qu'à 1884; jusque-là, les syndicats étaient clandestins. La loi nouvelle obligeait les militants à déposer leurs statuts et leurs noms. Le but initial du syndicat était de donner à ceux qui le constituaient la force capable de résister à ce qu'ils considéraient comme les exigences patronales, et de veiller aux intérêts professionnels.

Les syndicats se groupent, d'une part en syndicats de professions diverses agglomérées dans une même ville ou région, et d'autre part en syndicats d'une même profession répandus à la surface du territoire.

BOURSES ET FÉDÉRATIONS

Les premières constituent les Bourses du Travail ou Unions des syndicats; les seconds forment les Fédérations nationales corporatives.

Le groupement des syndicats d'une même ville s'est fait plus rapidement que le groupement fédéral corporatif, facilité par les municipalités, qui donnent d'abord des locaux et des subventions à ces groupements. Des conflits ont entraîné depuis, en maints endroits, la suppression des subventions aux Bourses du Travail, qui sont les quartiers généraux des ouvriers lorsque ceux-ci décrètent une grève. Les Bourses sont unies entre elles par un lien fédératif depuis 1902, et forment la section confédérale des Bourses du Travail.

Quant aux fédérations corporatives, elles servent de trait d'union entre les syndicats de même profession épars sur toute l'étendue du territoire. Chaque Fédération est administrée par un Comité fédéral formé d'un délégué de chaque syndicat affilié et les syndicats conservent leur autonomie. Un autre mode de groupement fédéral, c'est le syndicat national avec des sections à la base, n'ayant qu'une autonomie très relative, comme le syndicat national des Travailleurs de chemin de fer qui comprend 270 sections.

Les Bourses du Travail ou Unions locales sont au nombre de 257, groupant 2 600 syndicats dont 1 700 sont reliés à une Fédération nationale corporative. Les Fédérations sont au nombre de 60

et les Syndicats nationaux au nombre de 3. C'est la réunion des deux groupements, Bourses du Travail et Fédérations, qui constitue la C. G. T. Celle-ci, comme l'a défini un de ses militants, Emile Pouget, n'est pas un organisme de direction, mais bien de coordination et d'amplification de l'action révolutionnaire de la classe ouvrière, « groupant tous les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du salariat et du patronat ».

Avant 1902, la C. G. T., ou plus clairement la Confédération Générale du Travail, n'existait pas. La Confédération du Travail s'occupait



Le siège de la C. G. T. impasse Chausson.

seulement d'organiser les Fédérations d'industrie, tandis que la Fédération des Bourses du Travail groupait toutes les Bourses qui elles, dans chaque sous-préfecture, pouvaient réunir tous les syndicats ouvriers sans distinction de corporations.

En 1902, le Congrès unitaire de Montpellier décida donc la création d'une Confédération Générale du Travail, unissant les organisations locales (Bourses du Travail), afin que les deux groupements puissent marcher en commun « en ce qui concerne l'action décidée

LES CÉGÉTISTES

par les Congrès Confédéraux ». C'était, en somme, l'unité d'action réalisée dans les milieux ouvriers, supprimant les possibilités de divergence dans l'organisation des manifestations et surtout des grèves.

À la tête de la C. G. T. un comité confédéral fut désigné pour assumer la direction du parti ouvrier. À ce comité, les délégués furent nommés par les Fédérations d'une part et par les Bourses du Travail, puis par l'Union départementale des syndicats d'autre part. Le comité directeur comporte donc autant de membres qu'il y a de fédérations : bâtiment, métallurgistes, alimentation, dockers, etc., et de Bourses de Travail ou d'Unions départementales.

Les Bourses tendent, en effet, à disparaître, du moins quant à leur rôle à la C. G. T., pour être remplacées par les Unions départementales de syndicats qui ont leur siège au chef-lieu ou dans la ville la plus importante du département. Il arrive parfois qu'un département n'a pas une importance industrielle assez considérable pour former une Union à lui tout seul, il entre alors dans une union régionale, et c'est ainsi que les groupements ouvriers du Jura et de l'Ain constituent une union régionale dont le centre est Saint-Claude dans le Jura.

LES DIRIGEANTS DE LA C. G. T.

En temps normal, c'est-à-dire avant la guerre, la C. G. T. avait deux secrétaires généraux, l'un pour la section des Fédérations et l'autre pour la section des Bourses. Après le Congrès de 1902, le « camarade » Pelloutier, secrétaire général des Fédérations des Bourses, avait gardé ses fonctions à la C. G. T., tandis que le secrétaire de la Fédération des cuirs et peaux, Griffuelhes, était élu, par le comité confédéral, secrétaire général pour la section des Fédérations. À la mort du secrétaire général Pelloutier, ce fut le « camarade » Yvetot qui prit sa place.

Les grèves de Draveil-Vigneux, en 1908, provoquèrent des incidents intérieurs au sein de la C. G. T. Griffuelhes, qui avait été emprisonné à l'occasion de ces grèves, démissionna une fois libre, après le Congrès confédéral de Marseille. Le « camarade » Louis Niel fut nommé à sa place, mais il démissionna en 1909, pour être remplacé par le « camarade » Jouhaux, l'actuel secrétaire général, le seul qui reste d'ailleurs en fonctions; car le secrétaire général de la section des Bourses, Yvetot, a repris son métier de correcteur d'imprimerie depuis le début de la guerre. Un autre dirigeant de la C. G. T., le « camarade » March, n'exerce plus également ses fonctions de trésorier général, ayant préféré rentrer, dès la mobilisation, chez un armateur de Saint-Nazaire. C'est le « camarade » Calveyrach nommé également par le Congrès de Toulouse en 1910, qui reste seul chargé de l'administration financière de la C. G. T.

En premier lieu, la C. G. T. s'installa à la Bourse du Travail, rue du Château-d'Eau mais après le 1^{er} mai 1906, elle en fut expulsée par la Ville de Paris, propriétaire de l'immeu-

ble, à l'instigation du gouvernement, parce qu'elle luttait ouvertement contre les arrêtés préfectoraux, et surtout en punition de l'action qu'elle menait depuis le Congrès de Bourges de 1904, où elle avait décidé de réclamer la journée de huit heures à partir du 1^{er} mai 1906.

Ses dirigeants essayèrent de s'installer dans un local que le trésorier, Albert Lévy, loua, en son nom personnel, au 10, Cité Riverain, non loin de la caserne des pompiers de la rue du Château-d'Eau. Mais le propriétaire, ayant appris rapidement le subterfuge, demanda et obtint la résiliation du bail, ce qui obligea la C. G. T. à s'installer chez elle. Le secrétaire général Griffuelhes négocia l'acquisition d'un corps de bâtiment au fond de l'impasse Chaussou, 3, rue de la Grange-aux-Belles. C'est là que s'installa la maison des syndicats. L'immeuble fut d'ailleurs complètement transformé, agrandi et augmenté d'une immense salle de conférences où peuvent tenir 2 à 3 000 personnes.

LES CONGRÈS CONFÉDÉRAUX

Tous les deux ans, la C. G. T. tient un Congrès confédéral : le premier, nous l'avons dit, eut lieu à Montpellier en 1902, le second à Bourges en 1904. Puis ce fut le congrès d'Amiens en 1906, ceux de Marseille en 1908, de Toulouse en 1910 et du Havre en 1912. Le sixième congrès devait avoir lieu en octobre 1914 à Grenoble, mais la déclaration de guerre le fit annuler. Jusqu'en juillet 1918, la C. G. T. ne tint pas de congrès, se contentant de conférences nationales, qui eurent lieu en août 1915, en août 1916, à Paris, en août 1917 à Clermont-Ferrand, et auxquelles participèrent les Unions départementales, les Bourses du Travail encore existantes et les Fédérations d'industrie, mais non les Syndicats qui seuls ont pouvoir de se prononcer dans un Congrès, les autres n'ayant qu'un rôle consultatif.

Le Congrès confédéral de 1918 devait primitivement se tenir à Limoges ; mais les évacuations et l'encombrement des voies ferrées rendant les déplacements difficiles, il eut lieu les 15, 16, 17 et 18 juillet à Paris. Il réalisa l'unité entre majoritaires et minoritaires par 900 voix contre 250, les délégués des Cégétistes se mirent d'accord pour que « l'unité revint à la C. G. T. afin de déterminer une action d'avenir commune ».

La constitution de la C. G. T. ou bloc autonome des travailleurs, qui manifesta avec une grande unité la lutte de classe, a intensifié l'action syndicale et la tactique du syndicalisme révolutionnaire. Ses moyens tiennent dans la formule de l'action directe qui se matérialise sous forme de pression extérieure. Contre le patronat, les moyens communs sont la grève, le sabotage, le boycottage et le label.

Le programme confédéral, programme mi-



La Bourse du Travail de



Le "manège Mouquin", place de la République, lors des manifestations du 1^{er} mai.

nimum, a déclaré le citoyen Jouhaux qui l'a remis lui-même au président de Conseil se résume ainsi :

Reconnaissance officielle des organisations syndicales ;

Intervention dans tous les rapports du travail ;

Avènement à la gestion et au contrôle ; Transformation de l'administration politique en administration économique ;

Expropriation de la bureaucratie ; son remplacement par une organisation rationnelle permettant une technicité maxima dans chaque domaine économique.

Si, depuis le 1^{er} août 1914, la C. G. T., à qui incombe la direction des mouvements ouvriers où l'action directe entre en jeu, s'est abstenue d'organiser des manifestations dans la rue, il n'en avait pas été ainsi jusque là. Et, à maintes reprises, les dirigeants de la mai-

son des Syndicats, parmi lesquels le métallurgiste Merrheim, l'électricien Pataud qui plongea plusieurs fois Paris dans l'obscurité, le boulanger Bousquet, le secrétaire des inscrits Rivelli, et les autres « chefs » des Fédérations se mirent à la tête des mouvements grévistes qui eurent toujours une grande répercussion.

LES GRANDES MANIFESTATIONS CÉGÉTISTES

Sous le premier ministère de Clemenceau, les grèves de Draveil-Vigneux en 1908, avec les incidents Métivier, provoquèrent de graves désordres et l'intervention énergique de la force armée. Ce fut ensuite la grève des postiers en 1910, puis celle des cheminots.

Paris ayant le 1^{er} mai 1906.

Le C. G. T. fit également une campagne violente contre le système des retraites ouvrières tel qu'il était proposé en 1910. La grève des dockers du Havre, en 1910, fut également organisée sous ses auspices, et on se rappelle encore les tragiques incidents qui viennent d'avoir leur épilogue avec la réhabilitation du syndicaliste Durand, condamné à mort, par la Cour d'Assises de la Seine-Inférieure et devenu fou à la suite de sa condamnation.

Outre les grèves, la C. G. T. organisait chaque année des manifestations à l'occasion du 1^{er} mai. Le 1^{er} mai 1906, qui provoqua le démenagement de la C. G. T. de la Bourse du Travail, de graves bagarres eurent lieu place de la République où un manifestant monté sur la plate-forme d'un omnibus tira des coups de revolver sur les cavaliers qui tournaient autour du terre-plein, faisant ce qu'on appelle le « manège Mouquin », du nom du directeur de la police municipale qui dirigeait les forces policières sous les ordres du préfet Lépine. Il y eut aussi la journée du 1^{er} mai, en prévision de laquelle les Parisiens, menacés de trouver tous les magasins fermés, avaient fait des provisions de nourriture, comme en 1914. Naturellement, les militants de la C. G. T. eurent, à maintes reprises, maille à partir avec les tribunaux. La plupart ont à leur actif plusieurs mois de prison politique, qu'ils subissaient non sans réclamer énergiquement contre le régime. Quelques-uns d'entre eux étaient à Clairvaux en même temps que Gustave Hervé : toutes les semaines, ils envoyaient une lettre de protestation à M. Clemenceau pour se plaindre de la mauvaise qualité de la viande, de l'insuffisance de la nourriture. Invariablement, le Tigre leur répondait en terminant sa lettre par cette formule : « Je vous envoie mon salut de ministre de l'Intérieur. » Et, une fois que les récriminations des prisonniers étaient plus vives, il ajouta : « Vous devriez bien comprendre que la prison, même politique, comporte quelques restrictions de la liberté ! »

HENRY COSSIRA.

CE QUE LES AMÉRICAINS NE POURRONT OUBLIER



Ce sont les odieux traitements infligés à ceux de leurs compatriotes qui eurent le malheur d'être faits prisonniers par les Allemands. On voit ici des

Sammies, sous la conduite de uhlands, marcher vers un camp de captivité, les pieds simplement enveloppés dans des sacs ou des lambeaux d'étoffe.

APOLOGIE DU "BOURREUR DE CRANE"

ON a voulu te lapider, ô gardien de la flamme, chanteur lyrique, attigeur de cabanes, bourreur de crâne, mon frère!

Et pourtant tu as rempli ta tâche pendant la guerre interminable; tu t'es battu les flancs pour rester optimiste; tu as fait le possible et l'impossible pour donner la foi aux inconstants, la confiance aux faibles et la chaleur aux tièdes. Tu as menti quelquefois, tu as exagéré souvent, mais tu as eu raison toujours, car si l'on a pu te railler aux heures troubles, du moins, grâce à toi, le moral de l'arrière est resté intact, grâce à toi les civils, — et même des militaires! — ont tenu.

Tu t'es laissé insulter, martyr! mais ton œuvre n'a pas été inutile et, bien mieux, on peut penser aujourd'hui qu'elle était indispensable.

Oh! je sais bien: un homme libre, un peuple libre a le droit de connaître la vérité.

— Que l'on dit!

Si le peuple libre avait connu toute la vérité — et toujours! — peut-être n'aurait-il pas montré cette confiance admirable; en lui mesurant la vérité, en lui dosant les mauvaises nouvelles, en les mélangeant aux moins mauvaises, en insistant sur l'une, on faisait passer l'autre, et c'est ainsi, bourreur de crâne, que tu nous préservas des catastrophes.

Veux-tu que nous récapitulions la guerre? Ce n'est pas encore de l'histoire, ce sont des histoires. Malgré le temps passé, Charleroi semble être un cataclysme d'hier matin. Et c'est alors que tout à coup, ô merveilleux troubadour, tu as trouvé un remède. Nous reculions, nous reculions, mais toi, tu savais, tu disais, et on te laissait dire, que Joffre avait un plan, une idée, qu'il tendait un piège à von Klück, à tous les Boches en marche triomphale vers Paris. Le plan de Joffre il te l'avait confié? menteur! mais tu y croyais, puisque tu arrivais à nous persuader qu'il se manifesterait soudainement et le miracle de la Marne te donna la plus magnifique des consécérations.

◆ ◆ ◆

Pendant que tu écrivais, mon camarade, pour nous affirmer que la victoire était proche, nous vivions, — je te jure! — la plus merveilleuse des pagayes, et cependant quand l'ordre du jour nous parvint, un dimanche je crois, la débandade s'arrêta net et nous eûmes dans nos cartouchières, pour nos mousquetons périmés, les munitions qui la veille encore nous manquaient.

Mais tu ne tarissais pas avant, pendant et après cette première détente. Rennenkampf était à quelques étapes de Berlin: l'Allemagne mourait de faim; elle a été longue à mourir, mais elle est morte, et c'est tant mieux si tu as voulu avoir raison trop tôt.

Car, grâce à toi, bourreur de crâne, ma crémère n'a jamais été découragée, ma concierge, bien renseignée, a tendu son énergie comme un arc, et nous-mêmes, parmi tant de nouvelles contradictoires, c'est à tes bobards que nous avons ajouté foi, parce que tu soufflais dans un clairon et que la charge a trouvé toujours un écho dans les cœurs les plus pusillanimes.

Et même plus tard quand, avec un vertueux cynisme, tu osais raconter à ceux de l'arrière que les tranchées étaient pourvues du confort moderne et, qu'en somme, la guerre de positions n'était qu'une longue patience, que le temps travaillait pour nous et qu'on les grignotait, — hélas! — cela ne valait-il pas mieux pour nous de croire à tes histoires bébêtes qu'à l'horreur de ces combats dans la boue, la neige, le sang, qu'à cette guerre effroyable qui aurait accablé les civils d'un coup s'ils avaient pu supposer que tu mentais!

J'ai revu la terre tragique où sont enfouis, au hasard de pelletées hâtives, tant de morts; j'ai essayé de relire tes articles, je t'ai maudit, d'abord du mirage héroïque que tu avais créé, et brusquement j'ai senti que tu avais raison, puisque c'est grâce à toi que les mères, les épouses et les sœurs ont eu l'illusion que la grande détresse de leurs hommes n'était qu'un leurre; puisque, grâce à toi, ceux de l'arrière ont eu la conscience perpétuelle que

la victoire était probable et sûre, et puisqu'en somme les héros ont pu l'arracher sans que les cœurs aient défailli.

Ah! oui, tu en as inventé des histoires! et des plus sottes, de celles qu'on n'osait pas contrôler, de celles qui semblaient tellement hardies qu'on haussait les épaules, mais si un seul de tes lecteurs en admettait la vraisemblance, n'est-ce pas toi qui avais raison, et quelle meilleure tâche n'avais-tu pas choisie au lieu de nous décourager.

◆ ◆ ◆

J'avais avant la guerre un excellent camarade, un confrère qui a du talent, de l'esprit, du style et quelquefois du goût. Dès les premiers jours, mon cœur fut la dupe de son esprit. Pour ne point passer pour un pêcheur de lune, il s'appliqua à tout remettre au point. Devant chaque invention nouvelle, il



LE «BOURREUR DE CRANE» PAR GUS BOFA. — VOICI UNE COMPOSITION QUI, COMME TOUTES CELLES DE CE SAVOUREUX ARTISTE, PEUT SE PASSER DE COMMENTAIRES.

criait: «Prenez garde!» devant chaque espoir, il clamait: «quelle désillusion vous préparez-vous!» Toute la guerre, il s'entraîna à n'avoir ni un enthousiasme, ni une allégresse, et c'est avec une sorte de bonheur qu'il accueillait les pires nouvelles qui lui donnaient raison. C'était, à vrai dire, un parti-pris de scepticisme, et le triomphe même le trouva mal préparé. Le voici à présent qui discute encore et qui fait du défaitisme dans la victoire. Il semble qu'il veuille avoir raison contre nous, et même contre son pays!

Pauvre homme!

Je te préfère, bourreur de crâne, qui t'es appliqué à nous faire croire que Paris ne risquait rien et que Joffre, Foch ou Sainte-Geneviève auraient raison de tout.

Sous les pires bombardements, tu croyais, où tu feignais de croire. Et c'est là ce dont, maintenant, il faut te remercier.

Si, le matin où Foch a lancé la deuxième armée des futaies de Villers-Cotterets dans le flanc des Boches, si ce matin-là les soldats n'avaient pas comme toi cru à la possibilité d'une contre-attaque heureuse, s'ils avaient attaqué avec l'impression de se vouer à un sacrifice inutile, où serions-nous aujourd'hui!

Je sais que l'optimisme a ses défauts: en déclarant que tout va bien on empêche les corrections et les réformes. La discussion, quelquefois, fait naître la lumière et, encenseur que tu étais, on pouvait à cause de toi s'endormir dans une vaine sécurité.

Oh! tu as les défauts de tes qualités, sache-le, mais j'aime mieux tes fautes que celles de ceux qui te blâment, car, s'ils dénigraient tout, ils n'avaient pas l'espoir de corriger, et ils auraient laissé tout là, un beau jour, en déclarant que tous les sacrifices étaient

inutiles et que n'importe quelle paix baclée était préférable à tous les nouveaux efforts. Mais tu étais là, avec ton imagination infatigable; c'était un petit article qui d'abord mettait les combattants hors d'eux! Bourrage de crâne!... mais, tout de même, entretenait la lueur, la lumière, la confiance, la flamme.

Ah! en ai-je entendu des soldats protester contre, l'écho optimiste, l'entrefilet prometteur, l'article lyrique, mais quand, tout à coup, ils tombaient sur les lignes désabusées et les chroniques chlorotiques, ils haussaient les épaules:

— Je ne sais pas si on les aura, mais ils ne passeront pas!

C'est le bout des concessions que pouvait faire ce poilu, et cette idée-là était entrée à ce point dans sa tête qu'aux pires heures des retraites de mars, de mai ou de juin 1918, il n'y a pas un combattant, pas un seul, qui ait eu l'impression que la grande ligne de résistance pouvait se décoller d'un coup et qu'ils seraient balayés comme des feuilles.

— Ils ne passeront pas!

Bourrage de crâne?

Que non! Les régiments ont plié sous le choc, mais à chaque minute, après le premier affolement, la contre-attaque se déclenchait, calait les lignes; la retraite s'organisait pas à pas, un bataillon, dans un élan de rage, reprenait, pour retarder le recul d'une heure, la gare de Ternier; les tirailleurs de Mangin remontaient les pentes de l'Oise et sauvaient Compiègne; les cavaliers, après une étape de cent kilomètres, arrivaient à Cassel, acclamés par les Anglais qu'ils venaient soulager. Si de tels héros n'avaient pas eu le cœur gonflé de la plus sereine confiance pouvait-on exiger d'eux de si merveilleux efforts?

◆ ◆ ◆

Ce n'est pas le bourrage de crâne qui donne aux combattants une telle conscience du devoir et une pareille foi. Non! car ceux qui vont vers le terrain, qui vivent d'une vie constamment sacrifiée peuvent trouver dans le fond d'eux-mêmes des ressorts toujours bandés et des courages qui ne s'affaiblissent point. Mais ceux de l'arrière? Ne fallait-il pas, pour entretenir une vaillance plus ferme, une sorte de fanfare qui enflévrât leurs cerveaux? La vérité est très belle, mais c'est une dangereuse liqueur qui, si elle grise les uns, soûle les autres, et tous les esprits de la foule ne sont point susceptibles de goûter l'amère saveur d'une vérité impitoyable. Un matin d'attaque, en Champagne, une compagnie fléchissait sous un tir de mitrailleuses très dangereux. Le lieutenant, un gamin, se retourne et dit à ses hommes, «Aucun danger! ils tirent trop haut!» Bourrage de crâne! mais cela suffit pour ranimer ses compagnons de combat, la tranchée d'en face fut occupée; le petit lieutenant laissa une jambe dans l'aventure, mais avec la satisfaction de n'avoir pas fait un sacrifice tout à fait inutile. Les bourreurs de crâne n'ont pas toujours payé de leur personne, mais la tâche qu'ils s'étaient assignée n'était pas sans valeur et, à cause de la victoire à laquelle ils n'ont jamais cessé de croire, on peut dire que leurs exagérations, — et même leurs mensonges! — ont été préférables au pessimisme des uns et surtout à la lâcheté des autres.

Capitaine André P...

La Leçon de Pauvreté dans un Parc

Pour Fernand Vandérem.

J'e marchais, rêveur, dans ce parc où j'avais, jadis, passé une partie de ma jeunesse turbulente. Je reconnaissais les allées qui m'étaient toutes familières et je mettais un nom sur chacune des statues, assombries par les années et délavées par les pluies. Cet homme chauve abandonné au bout de cette petite orangerie, et laissé tout seul à ses méditations et à ses

LA QUINZAINÉ HUMORISTIQUE



LA NOUVELLE EXCUSE :
« QUE VOULEZ-VOUS... C'EST LA PAIX! »

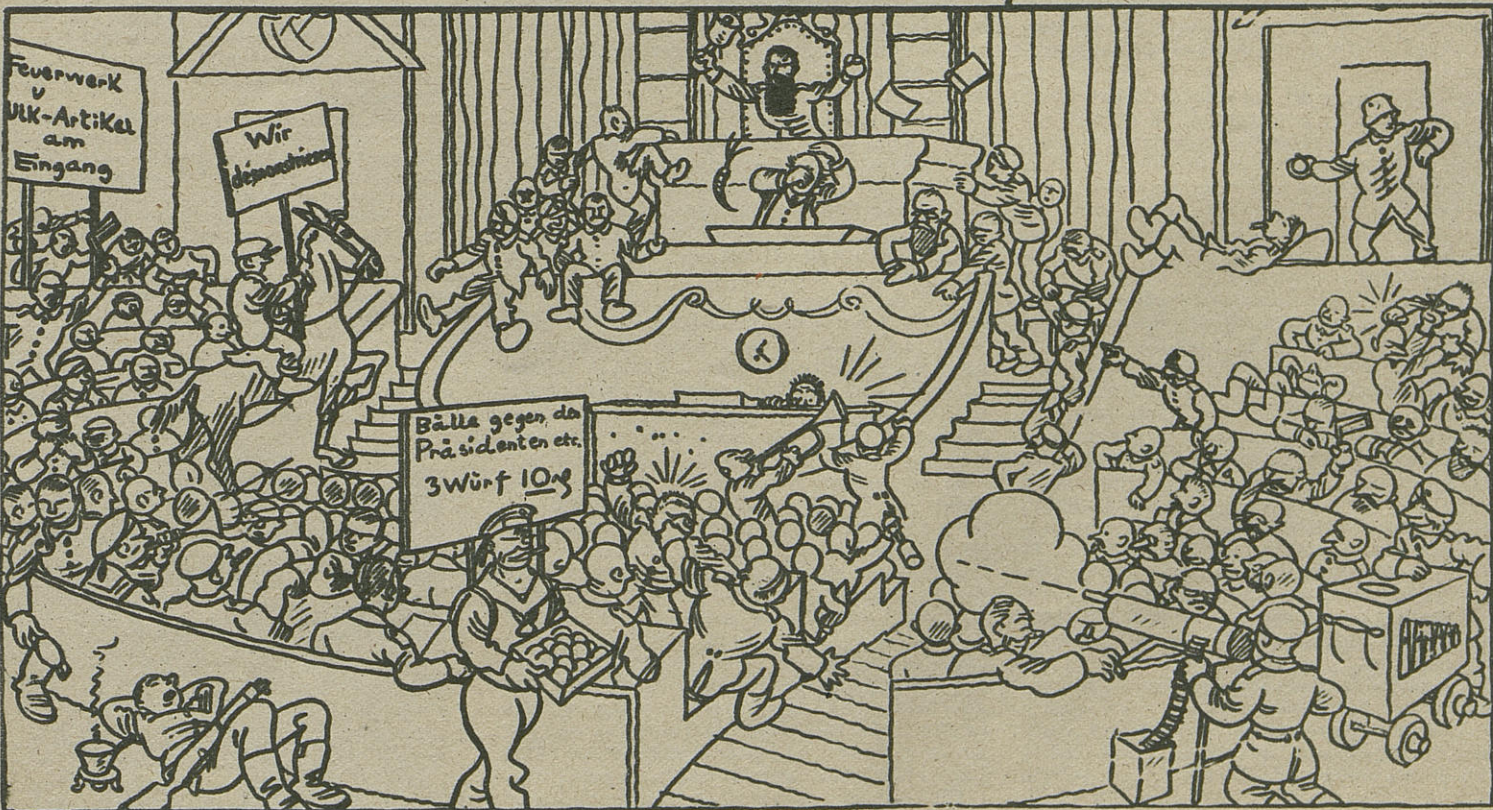


L'INDEMNITÉ DES 52 FRANCS.
— Ben quoi! C'est tout ce qu'on a pu acheter avec les 52 francs de M. Abrami...

LE PROFITEUR



LE PROFITEUR. — Moi, je m'en f...
En quatre ans, j'ai fait le mien.



LE REICHSTAG D'AUJOURD'HUI.

Dessin allemand pris dans l'illustrierte Zeitung. Le détail de la composition est extrêmement curieux. Sur les pancartes : « Balles pour tirer sur le Président : trois balles pour 10 pfennigs, etc. » Le dessinateur ne manifeste pas un grand respect pour le parlement d'Ebert.

rancunes, c'était bien Sainte-Beuve. Au détour de cette allée, sur cette pelouse ondueuse et molle, ces trois femmes de marbre, dressées vers un buste élégant, c'étaient bien celles que j'avais accoutumé, en mon jeune âge, de voir rendre hommage au génie de Watteau.

Cependant le vent de l'automne émondait les arbres et secouait leurs branches maigres. Des feuilles tombaient, lentes et graves, comme de suprêmes pensées. Un couple passait, frileusement serré, et disparaissait derrière un massif. Je demeurais seul lorsque, d'une allée transversale, un homme parut.

Il était de mise très modeste. Il ne portait point de paletot, et son complet élimé, trop court des manches, laissait pendre des mains rouges, aux poignets osseux; le col de son veston était relevé autour du cou; un chapeau melon, trop enfoncé sur le front, encadrait mal une tête ridée, aux yeux furtifs, à la barbe grisonnante. Cet homme-là me vit et marcha droit vers moi. Comme il s'approchait, je pensais : « C'est un pauvre », et je le regardai davantage... Cette seconde inspection ne m'apporta nul détail nouveau, mais elle me donna une conviction très ferme. Je pensais cette fois : « C'est un faux pauvre ». Il s'approcha de moi plus encore; je ne pouvais l'éviter, car il venait à ma rencontre. Il me regarda à son tour de la tête aux pieds, m'aborda franchement et commença de me parler, d'une voix humble :

— Excusez-moi, Monsieur, de vous arrêter... J'étais répétiteur, je n'ai plus de travail, j'ai besoin d'argent pour manger...

Je lui répondis :

— Vous vous êtes trompé, je ne donne pas...

Ma réponse interrompit le cours de son histoire, brusquement; elle avait la sécheresse et la brièveté d'un verdict sans appel. Il en fut un peu surpris, dit deux fois : « Ah!... Ah!... » en me dévisageant et partit. Il avait fait deux enjambées que je le rattrapai. Je me plaçais devant lui et je le regardais dans les yeux.

— Pourquoi m'avez-vous demandé? lui dis-je soudainement. N'avez-vous pas vu cette fois que vous vous trompiez?... que je n'étais pas un homme charitable?...

Il m'écoutait sans rien répliquer. Il sourit imperceptiblement. Il hésita et puis il me répondit :

— Il vous est arrivé de donner, vous aussi... comme il m'arrive à moi de me tromper... Vous êtes un observateur, Monsieur. Il est vrai que je n'ai pas besoin d'argent ce soir pour manger... mais s'il n'y avait que des passants tels que vous...

Il n'était pas quatre heures de l'après-midi et j'avais quelques instants de loisir.

— Venez vous asseoir, dis-je à ce mendiant... Nous allons parler.

Je lui posais quelques questions et sans embarras, assis à mes côtés, sur un banc solitaire, il me dit :

— Vous m'avez pris pour un faux pauvre et vous ne vous êtes pas trompé. Je ne suis pas pauvre, mais je ne suis pas riche. Je n'ai pour vivre que l'argent qu'on me donne... Or, comme il est des jours où on ne me donne presque rien, il y a des jours où je suis vraiment pauvre, Monsieur, ce qui s'appelle être pauvre.

— C'est un métier, fis-je, qui a ses règles comme un autre.

— Comme d'être écrivain, répliqua-t-il en me regardant malicieusement. Ne soyez pas autrement surpris que je vous aie deviné. Il ne peut y avoir qu'un écrivain susceptible d'une telle curiosité et de s'asseoir à côté d'un mendiant pour la satisfaire. Vous saisissez, monsieur, que l'observation et la perspicacité sont les deux qualités les plus utiles à l'exercice de ma profession. A la longue, on acquiert cette divination, cet instinct et aussi cette science, qui vous permettent de choisir à peu près sûrement la personne qui vous donnera et d'éviter celle qui vous refusera. Il faut aussi, selon les saisons et les heures, varier notre tenue ou le motif dont nous nous servons pour attirer le cœur humain. Il faut savoir choisir et savoir implorer...

Une rafale de vent secoua le grand platane sous lequel nous étions assis... Des feuilles descendirent lentement sur nous. Mon compagnon en prit une, qui s'était posée sur le bord de son vieux veston, et il la jeta vers le sol.

— L'automne est la plus mauvaise saison, reprit-il. Une saison mélancolique où les gens

s'emploient malaisément à réparer les fatigues et les dépenses de l'été, une saison qui leur donne nettement l'impression qu'ils vieillissent. Il y a une philosophie désespérée dans l'automne... et c'est probablement le temps où l'on doit penser le plus souvent : « A quoi bon? » Or, j'ai remarqué, Monsieur, que les cœurs lassés ne nous valaient rien... L'hiver, saison romantique, nous est plus propice. Pour peu qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il tombe de la neige, — surtout la neige! — nous avons de grandes chances d'être secourus. Il suffit d'avoir froid et de paraître misérable... Point besoin de beaucoup parler. La nature plaide pour nous. La bise, la gelure, les yeux pleurants, les nez pincés expriment tout le drame de la misère, l'injustice des conditions sociales. Le passant qui a chaud, s'il n'est un égoïste forcené, a pitié de celui qui a froid... Il a vu, en sa jeunesse, tant et tant de gravures où se jouait le drame du pauvre hère, les pieds glacés dans la boue, devant une maison chaude, lumineuse et cosuë; il a entendu tant de vers qui exprimaient cette banale pitié... qu'il en a gardé une provision de tendresse, pour l'hiver.

« Le printemps apporte avec lui une allégresse et une joie de vivre qui prédisposent à l'indulgence et à la générosité... Quant à l'été, avec sa chaleur accablante qui fond l'énergie, il vous ôte toute faculté de résistance... Oui; il n'y a de vraiment mauvais que l'automne. Et, par goût, c'est sans doute la saison que j'aime le mieux... N'est-ce pas que ce jardin est plus noble et plus émouvant en ce mois que jamais? »

— Et les gens? Quels gens vous donnent plus sûrement que les autres?

— Il n'y a pas un très grand nombre de cœurs secs. Les plus tendres sont ceux des amants. En tout temps, quand nous voyons un couple marchant tendrement enlacé, nous pouvons nous approcher sans trop craindre une rebuffade. Parfois la femme, gênée qu'on la regarde, souhaite se débarrasser, en l'achevant, d'un témoin indiscret; le plus souvent ce couple heureux voudrait le bonheur de toute la terre et sa générosité est égale à sa joie... J'ai remarqué, d'ailleurs, que les femmes étaient plus sensibles à la misère que les hommes. Elles n'ont pas l'habitude qu'on leur demande de l'argent, et tout naturellement elles n'ont pas l'habitude de le refuser. Elles semblent penser, lorsqu'on les arrête : « Pour que cet homme me demande un peu d'argent; il faut vraiment qu'il n'en ait pas... Pauvre garçon! » Et ce sentiment est juste, monsieur, car cette pratique est, en effet, contraire aux usages... Ainsi, la femme est plus charitable. Elle l'est d'autant plus qu'elle soupçonne un déclassé en celui qui l'arrête. Et, pour qu'elle soit tout à fait généreuse envers qui la sollicite, il faut qu'elle croie vaguement que cet inconnu s'est ruiné jadis pour quelque beauté. Le cœur féminin est romanesque!...

Mon compagnon me désigna un passant qui, dans l'allée, avançait d'un pas rapide :

— Voyez, fit-il, ce citadin est un commerçant. Je ne lui demanderai rien. Le commerçant ne donne rien pour rien... Il n'aime pas donner. S'il est un bienfaiteur, il vous proposera du travail... C'est une bien mauvaise espèce dans la société :

— Il est pressé...

— Oh! il est des gens pressés qui s'arrêtent... Lui, non. Il en est aussi qui, lorsqu'ils nous voient, hâtent le pas. Ceux-là se méfient de leur cœur... Ils voudraient ne rien donner, car ils n'ont pas beaucoup d'argent, et ils se dépêchent pour que nous ne les abordions pas, comme ces gens qui fuient leur passion... Une expression juste, qui les touche, et les voilà qui cèdent encore à leur bon génie.

— Qui donne le plus? les gens modestes ou les gens riches?... les très riches?

— Croyez-vous, monsieur, qu'on rencontre des gens très riches dans la rue?... Ils sont chez eux, dans leurs parcs, au restaurant, dans leurs voitures, ils ne sont pas dans la rue... Monsieur... dans la rue on rencontre des travailleurs, des besogneux, des rêveurs, des fonctionnaires, de petits rentiers, des escrocs... Je sais vite déterminer à qui j'ai affaire... Non; les plus généreux ne sont pas les plus riches; ce sont les plus insouciantes...

Il s'était tu... Il regardait le sable de l'allée et il y faisait un vague dessin du bout de son pied. Il releva la tête, consulta le ciel, où

couraient des nuages roses, et il dit : — Demain il pleuvra. Ce n'est pas mauvais. Je vous quitte, Monsieur... Le soir va tomber... Quand le soir tombe, je cesse d'être un répétiteur sans travail, car on ne voit plus mon veston frangé... ni ma mise à peu près correcte, mais pitoyable... Je vais être maintenant un homme qui sort de l'hôpital... L'ombre, enveloppante et trouble, ramène les idées moroses...

... Ma douleur, donne-moi la main... Viens par ici...

Il se leva sur cette citation... Je cherchai quelques francs dans ma poche et je les lui tendis... Il les prit; il me regarda, d'un air satisfait.

— Vous voyez bien, dit-il, que je ne m'étais pas trompé!

Et il partit lentement.

GÉRARD BAUER.

UN VIRTUOSE QUI DEVIENT PRÉSIDENT DU CONSEIL :

Le Ministère Paderewski

Paderewski : Ce nom, prononcé il y a quelques mois, n'eût guère évoqué que le virtuose sans pareil, le magicien des sons, sous les doigts duquel le piano vibre, prend une âme, et pleure, et rit, et chante en des harmonies jusqu'alors inouïes.

Le même nom apparaît maintenant dans les dépêches de Pologne. Et, c'est bien celui du même homme. Voici le même visage maigre, les mêmes yeux de feu, la même crinière. Mais le rôle a changé : le pianiste est devenu homme d'État : Paderewski est président du Conseil des ministres polonais.

Et dans quelles circonstances : Rarement chef de gouvernement a eu à jouer partie plus difficile, ni dont l'enjeu fut plus haut; il s'agit de l'existence de son pays, peut-être de celle de l'Europe.

La Pologne, dont le corps avait été dépecé à la fin du XVIII^e siècle, mais dont l'âme vivait toujours, vient de ressusciter. Son indépendance, un des premiers buts de la guerre des alliés, — on se souvient de la proclamation du grand duc Nicolas, en 1914, — proclamée en droit, mais confisquée en fait par les Austro-Allemands, vient d'être conquise, grâce à notre victoire. Son unité s'achève : à l'ancienne Pologne russe — la seule à laquelle les Empires du Centre aient jamais voulu concéder un semblant d'autonomie — la Pologne autrichienne s'est d'abord réunie, et voici qu'en Pologne prussienne, les citoyens achèvent de refouler vers l'Ouest les envahisseurs germaniques.

L'État polonais, ayant ainsi reconquis sa liberté et ses antiques frontières, pourvu de débouchés maritimes que la présente conférence devra lui assurer, a devant lui une noble et haute mission.

♦ ♦ ♦

Autour du berceau de la Pologne renaissante, les bonnes fées de l'Entente prodiguent leur sourire. Hélas! de mauvais génies rôdent aussi, contre lesquels le jeune État n'aura pas trop de toutes ses énergies.

Ce sont, à l'ouest, le germanisme, dont nul revers n'aura pu abolir entièrement les instincts de rapine et de cautèle; à l'est, le bolchevisme et sa destructive gangrène, à l'intérieur, enfin — et peut-être est-ce là le plus redoutable adversaire — le génie, rebelle à toute discipline, de la race.

Race fière, race chevaleresque, race portée aux plus généreux enthousiasmes, mais qui, jadis, par son individualisme poussé jusqu'à l'extrême de l'absurde, causa la perte de la Patrie qu'elle adorait : on se rappelle la constitution de l'ancienne République de Pologne — cette république présidée par un roi, tantôt à la solde de l'étranger, tantôt à la merci d'une faction — cette Diète composée parfois de dix mille nobles délibérant à cheval, les armes à la main, — ce privilège du



Le maître, Paderewski. A droite Mme Paderewska.

J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE

M. Ador, président de la Confédération helvétique, reçu à Paris, par M. Poincaré

M. De Margerie qui vient d'être nommé ambassadeur de France à Bruxelles.

Le général Gassouin vient d'être chargé de la direction des chemins de fer.

M. Noulens, notre ambassadeur en Russie, qui témoigne devant la Conférence.

Rosa Luxembour, la socialiste allemande assassinée à Berlin.

Le général Franchet d'Esperey com' en Orient, arrivant à Paris

Noski, le partisan d'Ebert, qui a vaincu les spartakistes de Berlin.

Liebknecht, le célèbre révolutionnaire allemand, tué pendant l'émeute.

L'abbé Lemire, député d'Hazebrouck, recevant la Légion d'Honneur.

L'aviateur Védrières et son avion à bord duquel il est venu atterrir sur le toit d'un grand magasin, parisien le dimanche 19 janvier.

L'académicien de la Gorce prononçant un discours sur la tombe d'Etienne Lamy.

Le général Pershing, par Micheline Resco, aux Amis des Artistes

Mme Jeanne Labric qui a brodé l'étendard offert à M. Wilson.

Les deux aviateurs anglais, Lang et Blowes, qui ont battu le record de l'altitude : 30500 pieds.

Le départ des R. A. T. démobilisés qui viennent de toucher le petit « complet Abrami » à 52 francs et qui vont ainsi quitter la caserne.

Le mariage de notre collaborateur Pad, à Thonon-les-Bains, avec la fille du comte de Patek.

liberum veto grâce auquel l'opposition d'un seul membre paralysait la volonté du corps tout entier. — cette institution des *confédérations*, véritables organes d'insurrection légale. La Pologne ne voulut jamais renoncer à cette anarchie qu'elle nommait liberté : l'Autriche, la Russie et la Prusse la démembrement et se la partagèrent.

Après cent vingt-cinq ans, elle ressuscite. Ressuscite-t-elle guérie ? Hélas, il y avait, ces derniers temps, en Pologne, vingt partis principaux dont les dix-neuf premiers ne s'entendaient un moment entre eux que pour s'empêcher le vingtième de s'installer au pouvoir.

Toutefois, aux dernières nouvelles, les choses semblent s'améliorer. Sous la pression des événements — menace bolcheviste et ukrainienne en Galicie, résistance prussienne à la dégermanisation de la Posnanie — une certaine union paraît s'instaurer. Le patriote Pilsudski, sorti des géoles prussiennes, lors de la victoire des Alliés, a remplacé à la tête de l'État les trois régents installés par les Austro-Allemands lors de leur occupation. Il a d'abord tenté de former, sous la présidence de M. Moraczewski, un ministère purement socialiste, mais celui-ci, plus préoccupé de réformes sociales que de défense nationale, et de plus en plus suspect d'ingratitude à l'égard des Alliés, s'est heurté à l'opposition d'une très grande partie de l'opinion publique, en particulier des groupes ententophiles représentés à Paris par le Comité national, présidé par M. Dirowski, et dont fait partie le général Haller, chef de ces légions polonaises qui ont fait, sur notre front, preuve de la bravoure légendaire de leur nation. Entre ce Comité, qui a la confiance de l'Entente, et le général Pilsudski un accord a été réalisé tout récemment. Et, c'est à la suite de cet accord que le cabinet Moraczewski ayant démissionné, un nouveau gouvernement, composé de représentants de la plupart des partis, vient d'être formé sous la présidence de Paderewski.

Ce dernier a fait ses preuves d'énergie, tandis qu'il y a peu de semaines, il soulevait la Pologne prussienne contre la domination de Berlin. A son gouvernement d'union, l'Entente est prête à fournir tous les appuis nécessaires, moraux ou même matériels. La tâche du nouveau président du Conseil en est facilitée. Elle n'en demeure pas moins fort rude. Souhaitons au grand pianiste, savant dans l'art de guider les eurythmiques théories des sons et des cadences, de diriger, avec la même maîtrise, les hommes et leurs passions...

Puisse, grâce à lui, la note fournie par la Pologne dans le concert des nations être, comme elle se le doit à elle-même et à la civilisation, pure, pleine, sonore et fière.

JACQUES CHASTENET.

UN DESCENDANT DU PROPHÈTE

L'ÉMIR FAÏÇAL

fait entendre à la conférence de la Paix la voix de l'Arabie.

L'Arabie... « Trésors de l'Arabie... Parfums de l'Arabie... » Réminiscence classique et quelque peu sommaire. L'Arabie..., chose indécise, perdue dans des limbes mystérieux et charmants...

Elle s'en est dégagée aujourd'hui. La voici au premier plan des réalités : là, où a commencé de se régler le sort du monde. A la Conférence de la Paix elle tient sa place ; le Hedjaz est représenté par le fils de son roi : Son Altesse Royale l'Emir Faïçal.

Dans cette assemblée des nations, l'Emir personnifie ce peuple parti, il y a quatorze siècles, pour la conquête du monde ; qui vit des confins de la Syrie à ceux du désert et aux bords de la Mer Rouge, sur cette Terre sainte où naquit l'Islam et où dort son Prophète

Le sang du Prophète coule dans les veines de l'Emir Faïçal, car par son père, le roi Hussein, il est de la lignée directe de Mahomet. En lui se retrouve, dans toute sa pureté, le type admirable de la race. De haute taille, élancé, la démarche souple et harmonieuse, le port noble, d'une distinction suprême, l'Emir a grande allure. Sous le *ygäl* de soie ceint de bandes d'or, et dont le voile flotte dans le cou, la face allongée, qui n'est pas plus bistrée que celle d'un de nos méridionaux, est illuminée par la clarté de lumière et d'intelligence, des yeux grands et superbes.

Son esprit ouvert a été orné par une large culture littéraire et historique. L'Emir, qui

est âgé de trente-cinq ans, fut éduqué à Constantinople où il demeura otage de la Turquie depuis l'âge de huit ans, et pendant dix-huit années, jusqu'à la proclamation de la Constitution en 1910. Ceux qui furent ses professeurs, comme Ahmed Midhat, Djavid Bey, qui devint ministre des Finances, appartenaient à l'élite intellectuelle turque. L'Emir a appris le français. Il l'entend parfaitement comme nous avons pu nous en convaincre au cours de l'audience qu'il a bien voulu nous accorder. Il le lit et l'écrit ; mais, par un excès de timidité, n'ose le parler en public et n'en use que dans le privé.

Il mène la vie sobre qui est de tradition chez les Arabes. Marié — à une seule princesse — il a deux jeunes enfants.

L'un de ses familiers, le docteur Ahmed Kadry, qui paracheva ses études médicales à la Faculté de Paris et qui est attaché à la personne de l'Emir depuis de longues années, nous retraçait son rôle politique et militaire.

Après avoir réprimé un mouvement des tribus du Yémen, l'Emir Faïçal était revenu à La Mecque, où, avec son père, l'Emir Hussein, résidaient ses trois frères.

En 1914, avant qu'éclatât la guerre européenne, le gouvernement jeune-turc pensa qu'était venue l'heure de réaliser un projet



(De gauche à droite) : Docteur Ahmed Kadry, médecin particulier de S. A. R. l'Emir FAÏÇAL. — S. A. R. l'Emir FAÏÇAL. — Général NOURY SAIL. (Au-dessous) : la signature autographe de l'Emir.

qui lui tenait à cœur : transformer le Hedjaz en province turque effective, et il orienta des manœuvres en ce sens. La guerre commença. La Turquie s'y mêla. Un frémissement secoua la Syrie. L'Emir Faïçal s'y rendit et s'aboucha avec les comités nationalistes qui s'étaient formés pour briser le joug du Turc que Djemal Pacha, le sinistre Homme rouge de la Syrie, faisait sentir cruellement. La Syrie, de plus en plus meurtrie, aspirait plus ardemment à l'indépendance. L'Emir rentra au Hedjaz pour y préparer le soulèvement libérateur qui allait dresser les Arabes, en même temps que les Syriens, contre les Turcs.

Les temps étaient proches. En 1915, le Hedjaz se rebella. Les habitants faisaient prisonniers les éléments d'une division turque éparpillés dans le pays. L'armée arabe régulière ne comptait qu'un millier d'hommes, qui étaient plutôt la garde de l'Emir Hussein,

et il y avait 40 000 hommes de troupes turques à Médine ! L'Emir s'adressa aux puissances de l'Entente : si elles garantissaient l'indépendance de son pays, il déclarait la guerre à la Turquie. Les puissances donnèrent leur promesse. L'Emir proclama l'indépendance du Hedjaz, dont il devenait roi, et notifia la rupture au gouvernement de Constantinople.

Il fallait faire des armées. Les cadres en furent fournis par des officiers arabes qui avaient abandonné les rangs turcs ou qui, prisonniers des armées alliées, avaient été libérés par celles-ci.

Quand une armée à effectifs suffisants fut constituée, l'Emir Faïçal se mit à sa tête et marcha vers le nord, répondant à l'appel de la Syrie martyrisée. Il prit Alvajih, sur la Mer Rouge, puis Akhaba, et mit le siège devant Mahan, à 1 300 kilomètres de La Mecque, ce qui le rendait maître de l'artère vitale des armées turques de Syrie en Arabie : la voie ferrée de Damas à Médine.

Lors de l'offensive générale de 1918, le général britannique Allenby, commandant en chef les armées alliées, demanda à l'Emir Faïçal d'interdire la retraite à une partie des armées turques. Tâche rude, car il fallait opérer sur un front de 600 kilomètres, en plein désert, entre Akhaba et Damas. L'Emir s'en acquitta, coupant la route de Damas à Jérusalem et celle de Damas à Médine. Mais les troupes de l'Emir vécurent des journées et des nuits difficiles, bombardées sans répit par les avions turco-allemands.

Les troupes britanniques, avec quelques contingents français, vinrent se joindre à l'armée du Hedjaz, et les soldats arabes, avec l'Emir Faïçal, pénétrèrent les premiers dans Damas où flotta le drapeau du Hedjaz : trois bandes horizontales ; noire, verte et blanche, sur lesquelles est curieusement plaqué un triangle rouge dont la base s'appuie à la hampe. Les troupes hedjaziennes poursuivirent les Turcs en retraite sur Alep où l'Emir fit aussi son entrée.

La tâche capitale était accomplie : le Hedjaz échappait à la Turquie et, avec lui, échappaient au Sultan de Constantinople, les Lieux-Saints : Médine et le Tombeau du Prophète, La Mecque et le sanctuaire de l'Islam.

Par là, le Sultan perdait ce à quoi il tenait le plus au monde : ce titre de Khalife, de Commandeur des Croyants qui le paraît, aux yeux de la masse immense des musulmans, d'un prestige sans pareil, et cette puissance morale infinie du Khalifat qui l'avait fait maître spirituel de millions d'êtres humains.

◆ ◆ ◆

L'Emir Faïçal partit alors pour l'Europe. Il visita nos champs de bataille, la Lorraine et l'Alsace où, à Strasbourg, le général Gouraud, pour lui remettre l'insigne de grand-officier de la Légion d'honneur, détacha sa propre plaque et la lui offrit ; joli geste du grand soldat qui honora et toucha profondément l'Emir.

Après un séjour à Londres, l'Emir est revenu à Paris, qu'il préfère à la capitale anglaise.

— Il y a plus de soleil, m'a-t-il dit. Je suis moins loin de chez moi... Et puis j'aime aussi la cordialité expansive des Français.

A la Table historique du quai d'Orsay, autour de laquelle s'élabore un ordre nouveau de l'Univers, et où il est venu s'asseoir, l'Emir Faïçal, dressant sa silhouette hiératique, fait songer à l'un des Rois Mages.

Lui aussi, comme ceux d'il y a près de deux mille ans le firent dans le divin Enfant, vient saluer une immense espérance. Mais l'encens, le cinname et la myrrhe des Mages d'aujourd'hui s'appellent baïonnettes, canons, mitrailleuses...

Arabie, Arabie... « Terre des trésors... Terre des parfums »...

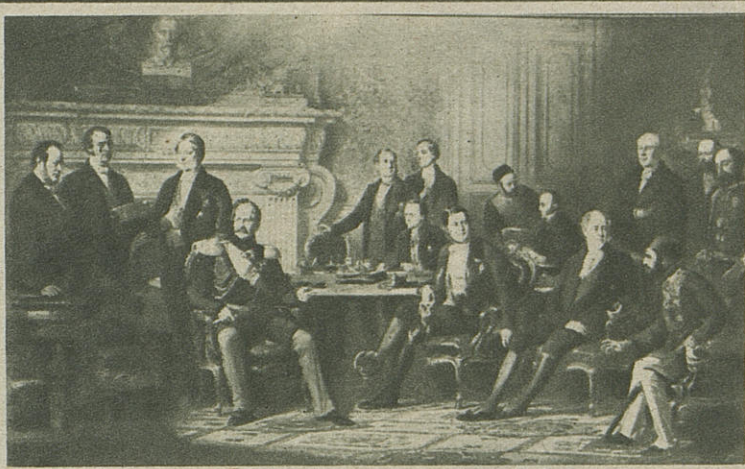
LOUIS DAUSSAT.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner au prochain numéro, la suite de l'article de Jacques Mortane : *L'Aviation future*, ainsi que la dernière partie de notre roman : *Le Secret de Brandt l'Espion*.

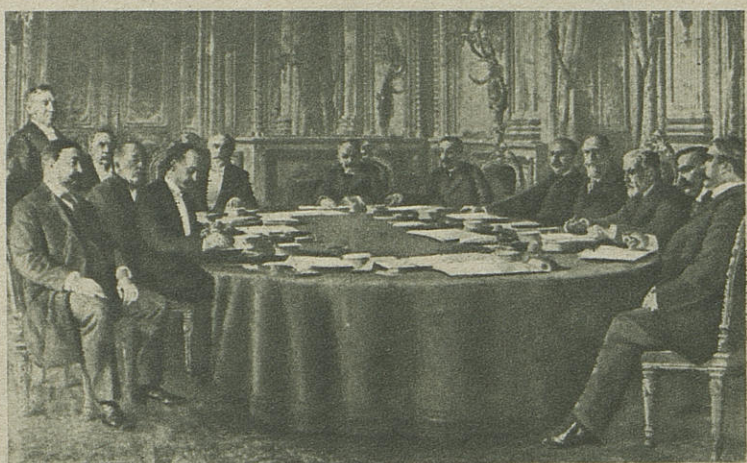
LES GRANDS CONGRÈS DE PAIX



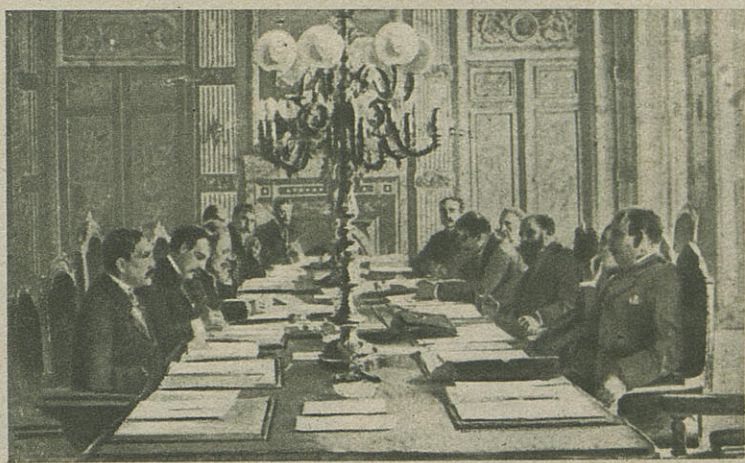
Le Congrès de Vienne en 1815 (chute de Napoléon 1^{er}).



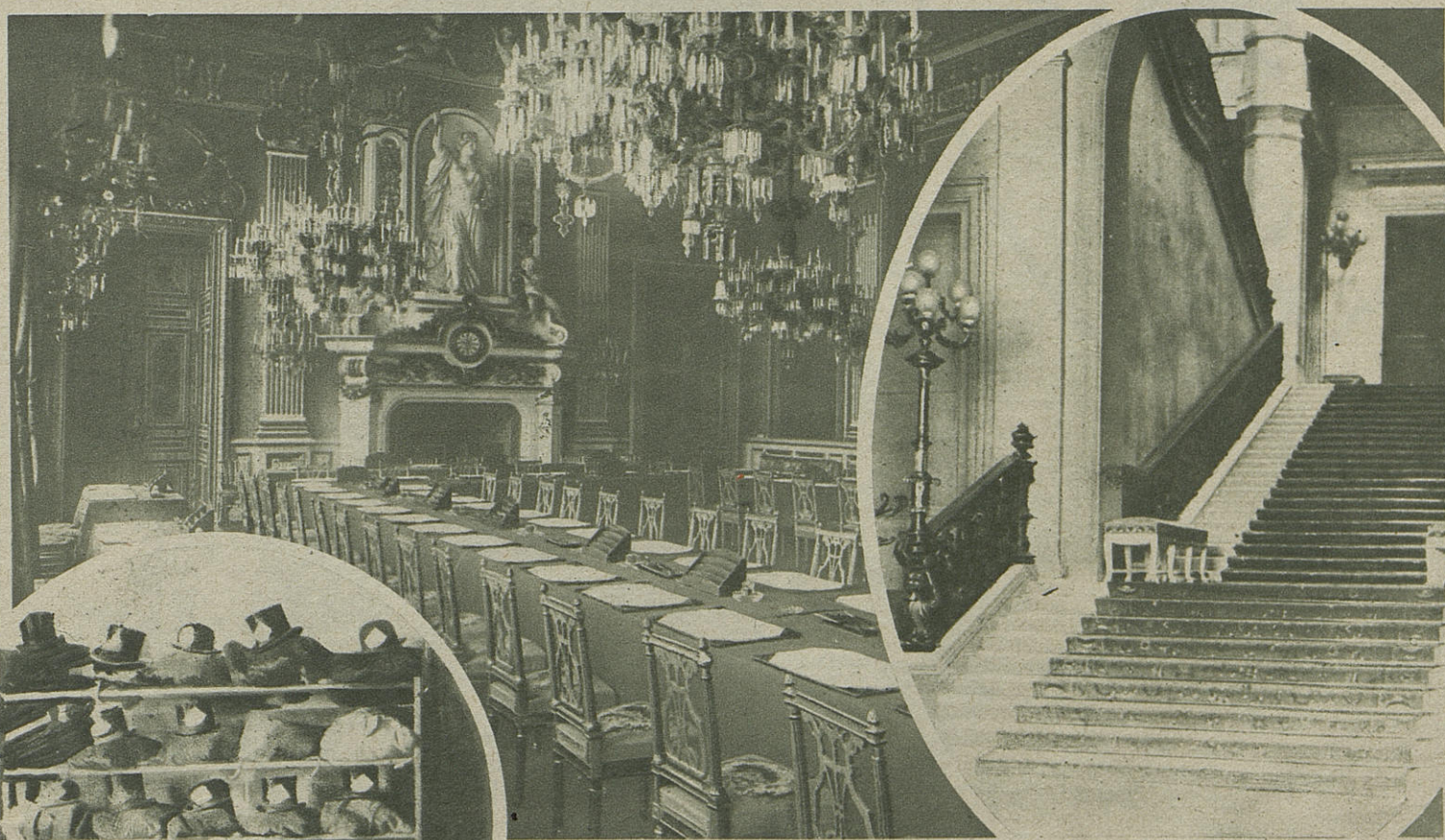
Le Congrès de Paris en 1856 (guerre de Crimée).



Le traité de paix entre l'Espagne et les États-Unis en 1898.



Le Congrès de la paix à la Haye en 1899.



La salle de l'Horloge du Palais d'Orsay où se tient la conférence.

L'escalier d'honneur du Palais des Affaires étrangères.



Un coin de vestiaire de la conférence.

La Conférence de Paris — épilogue de la grande guerre européenne qui aura vu la fin du militarisme prussien — est incontestablement la plus grande des assemblées internationales qui se soient jamais tenues. Vingt-six états alliés ou associés, sans parler des Dominions anglais, y sont représentés, et y ont envoyé soixante-deux délégués. A quelle époque la paix sera-t-elle définitivement signée? Il est impossible de donner quelque précision sur cette date. Aux questions prévues dans le programme, de nouvelles affaires peuvent s'ajouter: l'appel aux divers partis qui se disputent le pouvoir en Russie en est un exemple.

DEUX GAILLARDS QUI NE

CRAIGNENT PAS LE VERTIGE



Les deux hommes, qui exécutent une gymnastique si hardie sur le clocher de la cathédrale d'Oviedo (Espagne), sont deux acrobates professionnels chargés par l'évêque de descendre de son socle, sans le secours d'échafaudages, impossibles d'ailleurs à dresser, la vieille croix qui avait besoin d'être réparée. Pour ce périlleux travail l'évêque

s'adressa d'abord aux entrepreneurs de la ville. Ils demandaient 25 000 pesetas et le marché allait être conclu lorsque nos deux acrobates survinrent et proposèrent 3 000. Les voici à l'œuvre. On peut voir dans l'agrandissement de gauche que le plus haut placé, la croix sur l'épaule, salue d'un geste aisé la foule accourue au pied de la basilique.

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA
C^o G^o de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
Fabrication Française
le

MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES
LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les LESSIVES
DU CORAN BLEU
Moussuse et Savonneuse
L'ANÉMONE
Moussuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

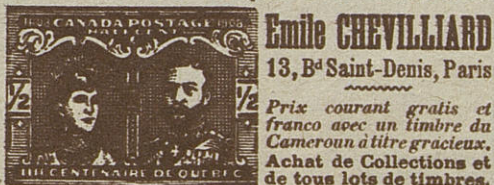
POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme
W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).
Notice 0 fr. 20.

Vient de paraître : VICTOIRE DES ALLIÉS

Carte postale artistique en couleurs de toute beauté représentant La Victoire se dressant sur le sol de France aux champs tricolores 1914-1918.
GROS SUCCÈS : 90 francs le mille, Le cent, 10 francs.
Yerri et Suzel Une autre carte en couleurs patriotique
PORTE-BONHEUR ALSACIEN
MARÉCHAL FOCH Une carte en couleurs du
Maréchal Foch
DEUX NOUVEAUTÉS sur l'Alsace-Lorraine
en couleurs
GROS SUCCÈS - Le mille assorti, 100 francs franco.
GROS : Librairie de l'Estampe, 21, rue Joubert, Paris.
Envoi franco contre mandat-poste avec commande.
Chaque carte, 0 fr. 25 au détail chez tous les Libraires.

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

TIMBRES-POSTE pour COLLECTIONS



Emile CHEVILLIARD
13, B^e Saint-Denis, Paris

Prix courant gratis et franco avec un timbre du Cameroun à titre gracieux.
Achat de Collections et de tous lots de timbres.



Vous obtiendrez le maximum de récolte dans vos jardins suivant les conseils de
L'ALMANACH DU JARDINIER
envoyé à tous gratuits et franco par
H. LEMAIRE, grainier,
103, Boulevard Magenta, 103, Paris.



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre.

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var).

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av^e Suffren, Paris

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées.

Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux Idées noires. Elles ont senti des élancements continuels dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible.

Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIÉNITINE des DAMES, 2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt.

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.



Exiger ce portrait

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits.)

436.

LES
REVOICI !



LES
EVOICI !

Reproduction de la Composition de L. FAURET,

EN

ESTAMPES ARTISTIQUES

en noir et en couleurs.

ESTAMPE EN COULEURS | ESTAMPE HÉLIOGRAVURE

remargée sur support feutre (33 x 46), avec entourage de filets formant passe-partout prêt à l'encadrement.

3 fr. (prise dans nos bureaux).

3 fr. 75 franco de port.

Étranger : 4 fr. 50.

sur carte crème, format 28 x 38, avec coup de planche, impression en ton photographique.

1 fr. 50 (prise dans nos bureaux).

2 fr. 25 franco de port.

Étranger : 2 fr. 75.

Les commandes seront servies dans l'ordre de leur réception. Elles doivent être accompagnées de leur montant en un mandat-poste au nom de M. le directeur de

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

J'ai vu.



URODONAL

dissout l'acide urique

Goutte
Gravelle
Rhumatismes
Artério-Sclérose
Aigreurs

Recommandé
par le Professeur
LANCEREAUX,
Ancien Président de
l'Académie de
Médecine, dans son
TRAITÉ de
la GOUTTE



Urodonal
Nettoie le rein.
Lave le foie et les
articulations.
Assouplit les artères.
Évite l'obésité.

Etablissements
Chatelain 2, rue
de Valenciennes,
Paris, et toutes
pharmacies. Le
flacon, fco 8 fr. ;
les 3 fco 23 fr. 25.

Pagéol

répare la vessie



**Guérit vite et
radicalement**
Supprime
les douleurs
de la miction
Évite toute
complication

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

Dr Joseph Simoni,
Médecin-Major,
Hôpital Militaire
d'Ancone.

« C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyélites et les prostatites. »

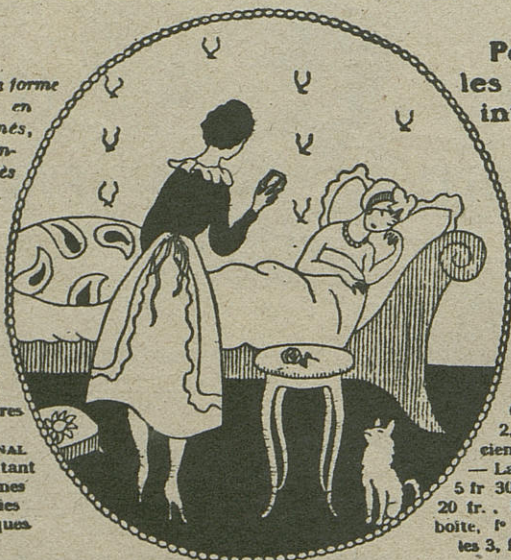
— Vous levez-vous la nuit ? Avez-vous des défaillances vésicales ? Le Pagéol décongestionne et rajoint les tissus des voies urinaires, qu'il remet complètement à neuf en tuant tous les microbes qui les habitent.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes Pharmacies. La 1/2 boîte, franco, 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco 11 fr.

GYRALDOSE

Pour
les soins
intimes

Exigez la forme
nouvelle en
comprimés,
très ration-
nelle et très
pratique.



Préparée
dans les
laboratoires
de
l'URODONAL
et présentant
les mêmes
garanties
scientifiques

Prenez à
Etablisse-
ment
Chatelain,
2, r. Valen-
ciennes, Paris.
— La boîte, f.
5 fr 30 ; les 4, f.
20 fr. ; la grande
boîte, f. 7 fr. 20 ;
les 3, f. 20 fr

— Que Madame se console. Avec cette boîte de Gyraldose ses malaises seront vite dissipés

L'OPINION MÉDICALE

Nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite, et en toutes les circonstances lorsque le médecin voudra faire l'asepsie complète il devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

Dr Henri RAJAT

Docteur en sciences de l'Université de Lyon, Chef du Laboratoire des Hôpitaux civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau

Nouveau produit scientifique,
non toxique, à base de métaux
précieux et de plantes spéciales

Psoriasis
Eczéma
Acné
Ulcères



Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, franco 11 francs.

Il sera remis sur toute demande la brochure :
Médication par la Vamianine.

L'OPINION MÉDICALE :

« Ce qui est absolument démontré, c'est que, même employé seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale. »

Dr RAYNAUD.

Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires